

82 LES REVERIES.

funestes, qui n'ont qu'une fausse apparence, & ne sont bonnes qu'à troubler mon repos.

Ainsi, retenu dans l'étroite sphere de mes anciennes connoissances, je n'ai pas, comme Solon, le bonheur de pouvoir m'instruire chaque jour en vieillissant, & je dois même me garantir du dangereux orgueil de vouloir apprendre ce que je suis désormais hors d'état de bien savoir. Mais s'il me reste peu d'acquisitions à espérer du côté des lumieres utiles, il m'en reste de bien importantes à faire du côté des vertus nécessaires à mon état. C'est là qu'il seroit tems d'enrichir & d'orner mon ame d'un acquis qu'elle pût emporter avec elle, lorsque, délivrée de ce corps qui l'offusque & l'aveugle, & voyant la vérité sans voile, elle appercevra la misere de toutes ces connoissances dont nos

III^{me}. PROMENADE. 83

faux savans sont si vains. Elle gémit des momens perdus en cette vie à les vouloir acquérir. Mais la patience, la douceur, la résignation, l'intégrité, la justice impartiale, sont un bien qu'on emporte avec soi, & dont on peut s'enrichir sans cesse, sans craindre que la mort même nous en fasse perdre le prix. C'est à cette unique & utile étude que je consacre le reste de ma vieillesse. Heureux si, par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, non meilleur, car cela n'est pas possible, mais plus vertueux que je n'y suis entré!



QUATRIEME PROMENADE.

DANS le petit nombre de livres que je lis quelquefois encore, Plutar-

que est celui qui m'attache & me profite le plus. Ce fut la première lecture de mon enfance , ce sera la dernière de ma vieillesse ; c'est presque le seul auteur que je n'ai jamais lu sans en tirer quelque fruit. Avant-hier je lisois dans ses œuvres morales le traité, *comment on pourra tirer utilité de ses ennemis* ? Le même jour , en rangeant quelques brochures qui m'ont été envoyées par les auteurs , je tombai sur un des journaux de l'abbé R*** , au titre duquel il avoit mis ces paroles, *vitam vero impendenti* , R***. Trop au fait des tournures de ces Messieurs pour prendre le change sur celle-là , je compris qu'il avoit cru , sous cet air de politesse , me dire une cruelle contre-vérité. Mais sur quoi fondé ? Pourquoi ce sarcasme ? Quel sujet y pouvois-je avoir donné ? Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque ,

je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge , la promenade du lendemain , & j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise , que le *connois-toi toi-même* du Temple de Delphes n'étoit pas une maxime si facile à suivre que je l'avois cru dans mes Confessions.

Le lendemain , m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution , la première idée qui me vint en commençant à me recueillir , fut celle d'un mensonge affreux , fait dans ma première jeunesse , dont le souvenir m'a troublé toute ma vie & vient jusques dans ma vieillesse contrister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge , qui fut un grand crime en lui-même , en dut être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés , mais que le remords m'a fait supposer aussi

cruels qu'il étoit possible. Cependant, à ne consulter que la disposition où j'étois en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte ; & bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel qu'à l'instant même où cette honte invincible me l'arrachoit, j'aurois donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet sur moi seul. C'est un délire que je ne puis expliquer qu'en disant, comme je crois le sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjuga tous les vœux de mon cœur.

Le souvenir de ce malheureux acte & les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie. Lorsque je pris ma devise, je me sentoient fait pour la mériter, & je ne

doutois pas que je n'en fusse digne, quand sur le mot de l'abbé R***, je commençai de m'examiner plus sérieusement.

Alors, en m'épluchant avec plus de soin, je fus bien surpris du nombre de choses de mon invention, que je me rappellois avoir dites comme vraies dans le même tems où, fier en moi-même de mon amour pour la vérité, je lui sacrifiois ma sûreté, mes intérêts, ma personne, avec une impartialité dont je ne connois nul autre exemple parmi les humains.

Ce qui me surprit le plus étoit, qu'en me rappelant ces choses controuvées, je n'en sentoient aucun vrai repentir. Moi, dont l'horreur pour la fausseté n'a rien dans mon cœur qui la balance, moi qui braverois les supplices s'il les falloient éviter par un mensonge, par quel bizarre inconséquence men-

tois-je ainsi de gaieté de cœur, sans nécessité, sans profit? & par quelle inconcevable contradiction n'en sentois-je pas le moindre regret, moi que le remords d'un mensonge n'a cessé d'affliger pendant cinquante ans? Je ne me suis jamais endurci sur mes fautes; l'instinct moral m'a toujours bien conduit, ma conscience a gardé sa première intégrité; & quand même elle se seroit altérée en se pliant à mes intérêts, comment, gardant toute sa droiture dans les occasions où l'homme forcé par ses passions peut au moins s'excuser sur sa foiblesse, la perd-elle uniquement dans les choses indifférentes où le vice n'a point d'excuse? Je vis que de la solution de ce problème dépendoit la justesse du jugement que j'avois à porter en ce point sur moi-même; & après l'avoir bien examiné, voici de quelle manière je parvins à me l'expliquer.

Je me souviens d'avoir lu dans un livre de philosophie, que mentir c'est cacher une vérité que l'on doit manifester. Il s'agit bien de cette définition que taire une vérité qu'on n'est pas obligé de dire n'est pas mentir: mais celui qui, non content en pareil cas de ne pas dire la vérité, dit le contraire, ment-il alors, ou ne ment-il pas? Selon la définition, l'on ne fau- roit dire qu'il ment. Car s'il donne de la fausse monnaie à un homme auquel il ne doit rien, il trompe cet homme, sans doute, mais il ne le vole pas.

Il se présente ici deux questions à examiner, très-importantes l'une & l'autre. La première, quand & comment on doit à autrui la vérité, puisqu'on ne la doit pas toujours. La seconde, s'il est des cas où l'on puisse tromper innocemment. Cette seconde

question est très-décidée, je le fais bien, négativement dans les livres où la plus austère morale ne coûte rien à l'auteur; affirmativement, dans la société où la morale des livres passe pour un bavardage impossible à pratiquer. Laissons donc ces autorités qui se contredisent, & cherchons par mes propres principes à résoudre pour moi ces questions.

La vérité générale & abstraite est le plus précieux de tous les biens. Sans elle l'homme est aveugle; elle est l'œil de la raison. C'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa véritable fin. La vérité particulière & individuelle n'est pas toujours un bien; elle est quelquefois un mal, très-souvent une chose indifférente. Les choses qu'il importe à un homme de savoir & dont

la connoissance est nécessaire à son bonheur, ne sont peut-être pas en grand nombre; mais en quelque nombre qu'elles soient, elles sont un bien qui lui appartient, qu'il a droit de réclamer par-tout où il le trouve, & dont on ne peut le frustrer sans commettre le plus inique de tous les vols, puisqu'elle est de ces biens communs à tous, dont la communication n'en prive point celui qui le donne.

Quant aux vérités qui n'ont aucune sorte d'utilité, ni pour l'instruction ni dans la pratique, comment seroient-elles un bien dû, puisqu'elles ne sont pas même un bien? & puisque la propriété n'est fondée que sur l'utilité, où il n'y a point d'utilité possible, il ne peut y avoir de propriété. On peut réclamer un terrain, quoique stérile, parce qu'on peut au moins habiter sur le sol: mais qu'un fait

oiseux, indifférent à tous égards, & sans conséquence pour personne, soit vrai ou faux, cela n'intéresse qui que ce soit. Dans l'ordre moral rien n'est inutile, non plus que dans l'ordre physique. Rien ne peut être dû de ce qui n'est bon à rien; pour qu'une chose soit due, il faut qu'elle soit ou puisse être utile. Ainsi la vérité due est celle qui intéresse la justice; & c'est profaner ce nom sacré de vérité que de l'appliquer aux choses vaines dont l'existence est indifférente à tous, & dont la connoissance est inutile à tout. La vérité dépouillée de toute espèce d'utilité même possible, ne peut donc pas être une chose due, & par conséquent celui qui la tait ou la déguise ne ment point.

Mais est-il de ces vérités si parfaitement stériles qu'elles soient de tout point inutiles à tout? C'est un autre

article à discuter, & auquel je reviendrai tout-à-l'heure. Quant à présent, passons à la seconde question.

Ne pas dire ce qui est vrai & dire ce qui est faux sont deux choses très-différentes, mais dont peut néanmoins résulter le même effet; car ce résultat est assurément bien le même toutes les fois que cet effet est nul. Par-tout où la vérité est indifférente, l'erreur contraire est indifférente aussi; d'où il suit qu'en pareil cas celui qui trompe en disant le contraire de la vérité, n'est pas plus injuste que celui qui trompe en ne la déclarant pas; car en fait de vérités inutiles, l'erreur n'a rien de pire que l'ignorance. Que je croie le sable qui est au fond de la mer blanc ou rouge, cela ne m'importe pas plus que d'ignorer de quelle couleur il est. Comment pourroit-on être injuste en ne nuisant

à personne, puisque l'injustice ne consiste que dans le tort fait à autrui ?

Mais ces questions ainsi sommairement décidées ne sauroient me fournir encore aucune application sûre pour la pratique, sans beaucoup d'éclaircissements préalables, nécessaires pour faire avec justice cette application dans tous les cas qui peuvent se présenter. Car, si l'obligation de dire la vérité n'est fondée que sur son utilité, comment me constituerai-je juge de cette utilité ? Très-souvent l'avantage de l'un fait le préjudice de l'autre ; l'intérêt particulier est presque toujours en opposition avec l'intérêt public. Comment se conduire en pareil cas ? Faut-il sacrifier l'utilité de l'absent à celle de la personne à qui l'on parle ? Faut-il taire ou dire la vérité qui, profitant à l'un, nuit à l'autre ? Faut-il peser tout ce qu'on doit dire à l'unique balance du

bien public, ou à celle de la justice distributive, & suis-je assuré de connaître assez tous les rapports de la chose pour ne dispenser les lumières dont je dispose que sur les règles de l'équité ? De plus, en examinant ce qu'on doit aux autres, ai-je examiné suffisamment ce qu'on se doit à soi-même, ce qu'on doit à la vérité pour elle seule ? Si je ne fais aucun tort à un autre en le trompant, s'ensuit-il que je ne m'en fasse point à moi-même, & suffit-il de n'être jamais injuste pour être toujours innocent ?

Que d'embarrassantes discussions, dont il seroit aisé de se tirer en se disant, soyons toujours vrai, au risque de tout ce qui en peut arriver ! La justice elle-même est dans la vérité des choses ; le mensonge est toujours iniquité, l'erreur est toujours imposture, quand on donne ce qui n'est pas pour

la regle de ce qu'on doit faire ou croire. Et quelqu'effet qui résulte de la vérité, on est toujours inculpable quand on l'a dite, parce qu'on n'y a rien mis du sien.

Mais c'est là trancher la question sans la résoudre. Il ne s'agissoit pas de prononcer s'il seroit bon de dire toujours la vérité, mais si l'on y étoit toujours également obligé, & sur la définition que j'examinois, supposant que non, de distinguer les cas où la vérité est rigoureusement due, de ceux où l'on peut la taire sans injustice & la déguiser sans mensonge : car j'ai trouvé que de tels cas existoient réellement. Ce dont il s'agit est donc de chercher une regle sûre pour les connoître & les bien déterminer.

Mais d'où tirer cette regle & la preuve de son infaillibilité?.... Dans toutes les questions de morale difficiles comme celle-ci, je me suis toujours
bien

bien trouvé de les résoudre par le dictamen de ma conscience, plutôt que par les lumieres de ma raison. Jamais l'instinct moral ne m'a trompé : il a gardé jusqu'ici sa pureté dans mon cœur assez pour que je puisse m'y confier ; & s'il se tait quelquefois devant mes passions dans ma conduite, il reprend bien son empire sur elles dans mes souvenirs. C'est là que je me juge moi-même avec autant de sévérité peut-être, que je serai jugé par le souverain Juge après cette vie.

Juger des discours des hommes par les effets qu'ils produisent, c'est souvent mal les apprécier. Outre que ces effets ne sont pas toujours sensibles & faciles à connoître, ils varient à l'infini comme les circonstances dans lesquelles ces discours sont tenus. Mais c'est uniquement l'intention de celui qui les tient, qui les apprécie & détermine

leur degré de malice ou de bonté. Dire faux n'est mentir que par l'intention de tromper; & l'intention même de tromper, loin d'être toujours jointe avec celle de nuire, a quelquefois un but tout contraire. Mais pour rendre un mensonge innocent il ne suffit pas que l'intention de nuire ne soit pas expresse, il faut de plus la certitude que l'erreur dans laquelle on jette ceux à qui l'on parle ne peut nuire à eux ni à personne en quelque façon que ce soit. Il est rare & difficile qu'on puisse avoir cette certitude; aussi est-il difficile & rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie; c'est la pire espèce de mensonge. Mentir sans profit ni préjudice de soi ni d'autrui n'est pas mentir: ce n'est pas mensonge, c'est fiction.

Les fictions qui ont un objet moral, s'appellent apologues ou fables; & comme leur objet n'est ou ne doit être que d'envelopper des vérités utiles sous des formes sensibles & agréables, en pareil cas on ne s'attache gueres à cacher le mensonge de fait qui n'est que l'habit de la vérité; & celui qui ne débite une fable que pour une fable, ne ment en aucune façon.

Il est d'autres fictions purement oiseuses, telles que sont la plupart des contes & des romans qui, sans renfermer aucune instruction véritable, n'ont pour objet que l'amusement. Celles-là, dépouillées de toute utilité morale, ne peuvent s'apprécier que par l'intention de celui qui les invente; & lorsqu'il les débite avec affirmation comme des vérités réelles, on ne peut gueres disconvenir qu'elles ne soient de vrais mensonges. Cepen-

dant, qui jamais s'est fait un grand scrupule de ces mensonges-là, & qui jamais en a fait un reproche grave à ceux qui les font ? S'il y a, par exemple, quelque objet moral dans le Temple de Gnide, cet objet est bien offusqué & gâté par les détails voluptueux & par les images lascives. Qu'a fait l'auteur pour couvrir cela d'un vernis de modestie ? Il a feint que son ouvrage étoit la traduction d'un manuscrit grec, & il a fait l'histoire de la découverte de ce manuscrit de la façon la plus propre à persuader ses lecteurs de la vérité de son récit. Si ce n'est pas là un mensonge bien positif, qu'on me dise donc ce que c'est que mentir. Cependant qui est-ce qui s'est avisé de faire à l'auteur un crime de ce mensonge, & de le traiter pour cela d'imposteur ?

On dira vainement que ce n'est là

qu'une plaisanterie, que l'auteur tout en affirmant ne vouloit persuader personne, qu'il n'a persuadé personne en effet, & que le public n'a pas douté un moment qu'il ne fût lui-même l'auteur de l'ouvrage prétendu grec, dont il se donnoit pour le traducteur. Je répondrai qu'une pareille plaisanterie sans aucun objet n'eût été qu'un bien sot enfantillage, qu'un menteur ne ment pas moins quand il affirme quoiqu'il ne persuade pas, qu'il faut détacher du public instruit des multitudes de lecteurs simples & crédules, à qui l'histoire du manuscrit, narrée par un auteur grave avec un air de bonne-foi, en a réellement imposé, & qui ont bu sans crainte dans une coupe de forme antique le poison dont ils se seroient au moins défiés, s'il leur eût été présenté dans un vase moderne.

Que ces distinctions se trouvent ou non dans les livres, elles ne s'en font pas moins dans le cœur de tout homme de bonne-foi avec lui-même, qui ne veut rien se permettre que sa conscience puisse lui reprocher. Car dire une chose fautive à son avantage, n'est pas moins mentir que si on la disoit au préjudice d'autrui, quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice; attribuer fausement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste : or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge. Voilà la limite exacte : mais tout ce qui, contraire à la vérité, n'intéresse la justice en aucune sorte, n'est que fiction ; & j'avoue que qui-

conque se reproche une pure fiction comme un mensonge, a la conscience plus délicate que moi.

Ce qu'on appelle mensonges officiels sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui, soit de soi-même, n'est pas moins injuste que d'en imposer à son détriment. Quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle. S'il s'agit d'un être imaginaire, il en peut dire tout ce qu'il veut, sans mentir, à moins qu'il ne juge sur la moralité des faits qu'il invente, & qu'il n'en juge fausement : car alors, s'il ne ment pas dans le fait, il ment contre la vérité morale, cent fois plus respectable que celle des faits.

J'ai vu de ces gens qu'on appelle vrais dans le monde. Toute leur véracité s'épuise dans les conversations

oïseuses à citer fidèlement les lieux, les tems, les personnes, à ne se permettre aucune fiction, à ne broder aucune circonstance, à ne rien exagérer. En tout ce qui ne touche point à leur intérêt, ils sont dans leurs narrations de la plus inviolable fidélité. Mais s'agit-il de traiter quelque affaire qui les regarde, de narrer quelque fait qui les touche de près? toutes les couleurs sont employées pour présenter les choses sous le jour qui leur est le plus avantageux; & si le mensonge leur est utile & qu'ils s'abstiennent de le dire eux-mêmes, ils le favorisent avec adresse, & sont en sorte qu'on l'adopte sans le leur pouvoir imputer. Ainsi le veut la prudence : adieu la véracité.

L'homme que j'appelle *vrai*, fait tout le contraire. En choses parfaitement indifférentes, la vérité qu'alors

l'autre respecte si fort, le touche fort peu, & il ne se fera gueres de scrupule d'amuser une compagnie par des faits controuvés, dont il ne résulte aucun jugement injuste ni pour ni contre qui que ce soit vivant ou mort. Mais tout discours qui produit pour quelqu'un profit ou dommage, estime ou mépris, louange ou blâme contre la justice & la vérité, est un mensonge qui jamais n'approchera de son cœur, ni de sa bouche, ni de sa plume. Il est solidement *vrai*, même contre son intérêt, quoiqu'il se pique assez peu de l'être dans les conversations oïseuses. Il est *vrai* en ce qu'il ne cherche à tromper personne, qu'il est aussi fidèle à la vérité qui l'accuse, qu'à celle qui l'honore, & qu'il n'en impose jamais pour son avantage, ni pour nuire à son ennemi. La différence donc qu'il y a entre mon

homme *vrai* & l'autre, est que celui du monde est très-rigoureusement fidèle à toute vérité qui ne lui coûte rien, mais pas au-delà, & que le mien ne le sert jamais si fidèlement que quand il faut s'immoler pour elle.

Mais, diroit-on, comment accorder ce relâchement avec cet ardent amour pour la vérité, dont je le glorifie ? Cet amour est donc faux, puisqu'il souffre tant d'alliage ? Non, il est pur & vrai : mais il n'est qu'une émanation de l'amour de la justice, & ne veut jamais être faux, quoiqu'il soit souvent fabuleux. Justice & vérité sont dans son esprit deux mots synonymes qu'il prend l'un pour l'autre indifféremment. La sainte vérité que son cœur adore ne consiste point en faits indifférens & en noms inutiles, mais à rendre fidèlement à chacun ce qui lui est dû en choses qui

sont véritablement siennes, en imputations bonnes ou mauvaises, en rétributions d'honneur ou de blâme, de louange ou d'improbation. Il n'est faux ni contre autrui, parce que son équité l'en empêche & qu'il ne veut nuire à personne injustement ; ni pour lui-même, parce que sa conscience l'en empêche & qu'il ne sauroit s'approprier ce qui n'est pas à lui. C'est surtout de sa propre estime qu'il est jaloux ; c'est le bien dont il peut le moins se passer, & il sentiroit une perte réelle d'acquérir celle des autres aux dépens de ce bien-là. Il mentira donc quelquefois en choses indifférentes, sans scrupule & sans croire mentir, jamais pour le dommage ou le profit d'autrui, ni de lui-même. En tout ce qui tient aux vérités historiques, en tout ce qui a trait à la conduite des hommes, à la justice, à la

fociabilité , aux lumieres utiles , il garantira de l'erreur , & lui - même & les autres , autant qu'il dépendra de lui. Tout mensonge hors de là , selon lui , n'en est pas un. Si le Temple de Gnide est un ouvrage utile , l'histoire du manuscrit grec n'est qu'une fiction très - innocente ; elle est un mensonge très-punissable , si l'ouvrage est dangereux.

Telles furent mes regles de conscience sur le mensonge & sur la vérité. Mon cœur suivoit machinalement ces regles avant que ma raison les eût adoptées , & l'instinct moral en fit seul l'application. Le criminel mensonge , dont la pauvre Marion fut la victime , m'a laissé d'ineffaçables remords qui m'ont garanti tout le reste de ma vie , non - seulement de tout mensonge de cette espece , mais de tous ceux qui de quelque façon que ce pût être pou-

voient toucher l'intérêt & la réputation d'autrui. En généralisant ainsi l'exclusion , je me suis dispensé de peser exactement l'avantage & le préjudice , & de marquer les limites précises du mensonge nuisible , & du mensonge officieux ; en regardant l'un & l'autre comme coupables , je me les suis interdits tous les deux.

En ceci comme en tout le reste mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes , ou plutôt sur mes habitudes ; car je n'ai gueres agi par regles ou n'ai gueres suivi d'autres regles en toutes choses que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée , jamais je n'ai menti pour mon intérêt ; mais souvent j'ai menti par honte , pour me tirer d'embarras en choses indifférentes , ou qui n'intéressoient tout au plus que moi seul , lors-

qu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées & l'aridité de ma conversation me forçoient de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler, & que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges; c'est-à-dire, qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, & qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde & à moi. Mon desir seroit bien d'y substituer au moins à la vérité des faits une vérité morale; c'est-à-dire, d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, & d'en faire fortir toujours quelque instruction utile, d'en faire en un mot des contes moraux,

des apologues; mais il faudroit plus de présence d'esprit que je n'en ai, & plus de facilité dans la parole, pour savoir mettre à profit pour l'instruction le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que celle de mes idées, me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises & des inepties que ma raison désapprouvoit, & que mon cœur défavouoit à mesure qu'elles échappoient de ma bouche, mais qui précédant mon propre jugement, ne pouvoient plus être réformées par la censure.

C'est encore par cette première & irrésistible impulsion du tempérament, que dans des momens imprévus & rapides, la honte & la timidité m'arrachent souvent des mensonges, auxquels ma volonté n'a point de part, mais qui la précédent en quelque sorte

par la nécessité de répondre à l'instant. L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourroient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul : ce qui n'est pas moins contre ma conscience & mes principes que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le Ciel que, si je pouvois l'instant d'après retirer le mensonge qui m'excuse, & dire la vérité qui me charge sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferois de tout mon cœur ; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute me retient encore, & je me repens très-sincèrement de ma faute, sans néanmoins l'oser réparer. Un exemple expliquera mieux ce que je veux dire, & montrera que je ne mens ni par intérêt ni
par

par amour-propre, encore moins par envie ou par malignité ; mais uniquement par embarras & mauvaise honte, sachant même très-bien quelquefois que ce mensonge est connu pour tel, & ne peut me servir du tout à rien.

Il y a quelque tems que M. F*** m'engagea contre mon usage à aller avec ma femme, dîner en maniere de pic-nic avec lui & M. B***, chez la dame***, restauratrice, laquelle & ses deux filles dînèrent aussi avec nous. Au milieu du dîné, l'ainée, qui est mariée depuis peu & qui étoit grosse, (*) s'avisa de me demander brusquement & en me fixant, si j'avois eu des enfans. Je répondis en rougissant jusqu'aux yeux que je n'avois pas eu ce bonheur. Elle sourit malignement en regardant la compagnie : tout

(*) Ces points indiquent quelques mots que l'on n'a pas pu lire dans le manuscrit.

cela n'étoit pas bien obscur, même pour moi.

Il est clair d'abord que cette réponse n'est point celle que j'aurois voulu faire, quand même j'aurois eu l'intention d'en imposer; car dans la disposition où je voyois les convives, j'étois bien sûr que ma réponse ne changeoit rien à leur opinion sur ce point. On s'attendoit à cette négative, on la provoquoit même pour jouir du plaisir de m'avoir fait mentir. Je n'étois pas assez bouché pour ne pas sentir cela. Deux minutes après, la réponse que j'aurois dû faire me vint d'elle-même. *Voilà une question peu discrete de la part d'une jeune femme, à un homme qui a vieilli garçon.* En parlant ainsi, sans mentir, sans avoir à rougir d'aucun aveu, je mettois les rieurs de mon côté, & je lui faisois une petite leçon qui naturellement devoit la rendre un peu moins

impertinente à me questionner. Je ne fis rien de tout cela, je ne dis point ce qu'il falloit dire, je dis ce qu'il ne falloit pas & qui ne pouvoit me servir de rien. Il est donc certain que ni mon jugement ni ma volonté ne dictèrent ma réponse, & qu'elle fut l'effet machinal de mon embarras. Autrefois je n'avois point cet embarras, & je faisois l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutois pas qu'on ne vît ce qui les rachetoit & que je sentoie au-dedans de moi; mais l'œil de la malignité me navre & me déconcerte: en devenant plus malheureux, je suis devenu plus timide, & jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes Confessions: car c'est là que les tentations auroient été fré-

quentes & fortes , pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté. Mais loin d'avoir rien tû , rien dissimulé , qui fût à ma charge , par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer & qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation , je me sentoais plutôt porté à mentir dans le sens contraire , en m'accusant avec trop de sévérité , qu'en m'excusant avec trop d'indulgence ; & ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même. Oui , je le dis & le sens avec une fiere élévation d'ame , j'ai porté dans cet écrit la bonne-foi , la véracité , la franchise , aussi loin , plus loin même , au moins je le crois , que ne fit jamais aucun autre homme. Sentant que le bien surpassoit le mal , j'avois mon intérêt à tout dire , & j'ai tout dit.

Je n'ai jamais dit moins , j'ai dit

plus quelquefois , non dans les faits , mais dans les circonstances ; & cette espee de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté. J'ai tort même de l'appeler mensonge , car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivois mes Confessions déjà vieux , & dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avois tous effleurés , & dont mon cœur avoit bien senti le vide. Je les écrivois de mémoire ; cette mémoire me manquoit souvent ou ne me fournissoit que des souvenirs imparfaits , & j'en remplissois les lacunes par des détails que j'imaginai en supplément de ces souvenirs , mais qui ne leur étoient jamais contraires. J'aimois à m'étendre sur les momens heureux de ma vie , & je les embellissois quelquefois des ornemens que de tendres regrets venoient me fournir. Je disois les choses que j'avois

oubliées, comme il me sembloit qu'elles avoient dû être, comme elles avoient été peut-être en effet, jamais au contraire de ce que je me rappelois qu'elles avoient été. Je prêtois quelquefois à la vérité des charmes étrangers, mais jamais je n'ai mis le mensongé à la place pour pallier mes vices, ou pour m'arroger des vertus.

Que si quelquefois, sans y songer, par un mouvement involontaire j'ai caché le côté difforme en me peignant de profil, ces réticences ont bien été compensées par d'autres réticences plus bizarres qui m'ont souvent fait taire le bien plus soigneusement que le mal. Ceci est une singularité de mon naturel, qu'il est fort pardonnable aux hommes de ne pas croire, mais qui, tout incroyable qu'elle est, n'en est pas moins réelle : j'ai souvent dit le mal dans toute sa turpitude, j'ai rarement

dit le bien dans tout ce qu'il eut d'aimable, & souvent je l'ai tû tout-à-fait parce qu'il m'honorait trop, & qu'en faisant mes Confessions j'aurois l'air d'avoir fait mon éloge. J'ai décrit mes jeunes ans sans me vanter des heureuses qualités dont mon cœur étoit doué, & même en supprimant les faits qui les mettoient trop en évidence. Je m'en rappelle ici deux de ma première enfance, qui tous deux sont bien venus à mon souvenir en écrivant, mais que j'ai rejetés l'un & l'autre, par l'unique raison dont je viens de parler.

J'allois presque tous les dimanches passer la journée aux Pâquis chez M. Fazy qui avoit épousé une de mes tantes, & qui avoit là une fabrique d'indiennes. Un jour j'étois à l'étendage dans la chambre de la calandre & j'en regardois les rouleaux de fonte : leur luisant flattoit ma vue ; je fus tenté

d'y poser mes doigts & je les promenois avec plaisir sur le liffé du cylindre, quand le jeune *Fazy* s'étant mis dans la roue, lui donna un demi-quart de tour si adroitement, qu'il n'y prit que le bout de mes deux plus longs doigts; mais c'en fut assez pour qu'ils y fussent écrasés par le bout & que les deux ongles y restassent. Je fis un cri perçant, *Fazy* détourne à l'instant la roue; mais les ongles ne restèrent pas moins au cylindre, & le sang ruisseloit de mes doigts. *Fazy* consterné s'écrie, fort de la roue, m'embrasse & me conjure d'appaiser mes cris, ajoutant qu'il étoit perdu. Au fort de ma douleur la sienne me toucha, je me tus, nous fûmes à la carpiere, où il m'aida à laver mes doigts & à étancher mon sang avec de la mousse. Il me supplia avec larmes de ne point l'accuser; je le lui promis & le tins si bien, que

plus de vingt ans après, personne ne favoit par quelle aventure j'avois deux de mes doigts cicatrisés; car ils le sont demeurés toujours. Je fus détenu dans mon lit plus de trois semaines, & plus de deux mois hors d'état de me servir de ma main, disant toujours qu'une grosse pierre en tombant m'avoit écrasé les doigts.

Magnanima menzogna! or quando è il vero
Si bello che si possa à te preporre?

Cet accident me fut pourtant bien sensible par la circonstance; car c'étoit le tems des exercices, où l'on faisoit manœuvrer la Bourgeoisie, & nous avions fait un rang de trois autres enfans de mon âge, avec lesquels je devois en uniforme faire l'exercice avec la compagnie de mon quartier. J'eus la douleur d'entendre le tambour de la compagnie passant sous

ma fenêtre avec mes trois camarades, tandis que j'étois dans mon lit.

Mon autre histoire est toute semblable, mais d'un âge plus avancé.

Je jouois au mail à Plain-Palais avec un de mes camarades appelé *Plince*. Nous prîmes querelle au jeu, nous nous battîmes, & durant le combat il me donna sur la tête nue un coup de mail si bien appliqué, que d'une main plus forte il m'eût fait fauter la cervelle. Je tombe à l'instant. Je ne vis de ma vie une agitation pareille à celle de ce pauvre garçon, voyant mon sang ruisseler dans mes cheveux. Il crut m'avoir tué. Il se précipite sur moi, m'embrasse, me serre étroitement en fondant en larmes & poussant des cris perçans. Je l'embrassois aussi de toute ma force en pleurant comme lui dans une émotion confuse, qui n'étoit pas sans quelque

douceur. Enfin il se mit en devoir d'étancher mon sang qui continuoit de couler; & voyant que nos deux mouchoirs n'y pouvoient suffire, il m'entraîna chez sa mere qui avoit un petit jardin près de là. Cette bonne dame faillit à se trouver mal en me voyant dans cet état. Mais elle fut conserver des forces pour me panser; & après avoir bien baigné ma plaie, elle y appliqua des fleurs-de-lis macérées dans l'eau-de-vie, vulnéraire excellent & très-usité dans notre pays. Ses larmes & celles de son fils pénétrèrent mon cœur au point que longtemps je la regardois comme ma mere, & son fils comme mon frere, jusqu'à ce qu'ayant perdu l'un & l'autre de vue, je les oubliai peu à peu.

Je gardai le même secret sur cet accident que sur l'autre; & il m'en est arrivé cent autres de pareille nature

en ma vie , dont je n'ai pas même été tenté de parler dans mes Confessions , tant j'y cherchois peu l'art de faire valoir le bien que je sentoie dans mon caractère. Non , quand j'ai parlé contre la vérité qui m'étoit connue , ce n'a jamais été qu'en choses indifférentes , & plus ou par l'embarras de parler ou pour le plaisir d'écrire , que par aucun motif d'intérêt pour moi , ni d'avantage ou de préjudice d'autrui. Et quiconque lira mes Confessions impartialement , si jamais cela arrive , sentira que les aveux que j'y fais sont plus humilians , plus pénibles à faire , que ceux d'un mal plus grand , mais moins honteux à dire , & que je n'ai pas dit parce que je ne l'ai pas fait.

Il suit de toutes ces réflexions que la profession de véracité que je me suis faite a plus son fondement sur des sentimens de droiture & d'équité que sur

la réalité des choses , & que j'ai plus suivi dans la pratique les directions morales de ma conscience , que les notions abstraites du vrai & du faux. J'ai souvent débité bien des fables , mais j'ai très-rarement menti. En suivant ces principes , j'ai donné sur moi beaucoup de prise aux autres ; mais je n'ai fait tort à qui que ce fût , & je ne me suis point attribué à moi-même plus d'avantage qu'il ne m'en étoit dû. C'est uniquement par-là , ce me semble , que la vérité est une vertu. A tout autre égard elle n'est pour nous qu'un être métaphysique , dont il ne résulte ni bien ni mal.

Je ne sens pourtant pas mon cœur assez content de ces distinctions pour me croire tout-à-fait irrépréhensible. En pesant avec tant de soin ce que je devois aux autres , ai-je assez examiné ce que je me devois à moi-même ?

S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi : c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçoit d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avois tort, parce qu'il ne faut point, pour amuser autrui, s'avilir soi-même ; & quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutois à des choses réelles des ornemens inventés, j'avois plus de tort encore, parce qu'orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Mais ce qui me rend plus inexcusable est la devise que j'avois choisie. Cette devise m'obligeoit plus que tout autre homme à une profession plus étroite de la vérité : & il ne suffisoit pas que je lui sacrifiasse par-tout mon intérêt & mes penchans ; il falloit lui sacrifier aussi ma foiblesse & mon

naturel timide ; il falloit avoir le courage & la force d'être vrai toujours en toute occasion, & qu'il ne sortît jamais ni fictions ni fables d'une bouche & d'une plume qui s'étoient particulièrement consacrées à la vérité. Voilà ce que j'aurois dû me dire en prenant cette fiere devise, & me répéter sans cesse tant que j'osai la porter. Jamais la fausseté ne dicta mes mensonges, ils sont tous venus de foiblesse ; mais cela m'excuse très-mal. Avec une ame foible on peut tout au plus se garantir du vice ; mais c'est être arrogant & téméraire d'oser professer de grandes vertus.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seroient jamais venues dans l'esprit, si l'abbé R*** ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage ; mais il n'est pas trop tard au moins pour

redresser mon erreur, & remettre ma volonté dans la règle : car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc & en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges, & il n'est jamais trop tard pour apprendre même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, & à moins présumer de soi.

CINQUIEME PROMENADE.

DE toutes les habitations où j'ai demeuré (& j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux & ne m'a laissé de si tendres regrets que l'isle de S. Pierre au milieu du lac de Bienne. Cette petite isle, qu'on appelle à Neuchatel l'isle de la Motte, est bien peu connue,

nue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très-agréable & singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circoncrire ; car, quoique je fois peut-être le seul au monde à qui sa destinée en ait fait une loi, je ne puis croire être le seul qui ait un goût si naturel, quoique je ne l'aie trouvé jusqu'ici chez nul autre.

Les rives du lac de Bienne sont plus sauvages & romantiques que celles du lac de Geneve, parce que les rochers & les bois y bordent l'eau de plus près ; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs & de vignes, moins de villes & de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asyles ombragés de bocages, des contrastes plus fréquens & des acci-

dens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, & à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux, & le roulement des torrens qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites isles, l'une habitée & cultivée d'environ demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte & en friche, & qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues & les orages font à la grande. C'est ainsi que la

substance du foible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'isle qu'une seule maison, mais grande, agréable & commode, qui appartient à l'hôpital de Berne ainsi que l'isle, & où loge un receveur avec sa famille & ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse-cour, une voliere, & des réservoirs pour le poisson. L'isle dans sa petitesse est tellement variée dans ses terrains & ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites, & souffre toutes sortes de culture. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets & bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'isle dans sa longueur, & dans le milieu de cette terrasse on

132 LES REVERIES.

a bâti un joli fallon, où les habitans des rives voisines se rassemblent & viennent danser les dimanches durant les vendanges.

C'est dans cette isle que je me réfugiai après la lapidation de Motiers. J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menois une vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avois d'autre inquiétude, sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet qui ne s'accordoit pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je sentoisi déjà les premiers effets. Dans les pressentimens qui m'inquiétoient, j'aurois voulu qu'on m'eût fait de cet asyle une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, & qu'en m'ôtant toute puissance & tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espee de communication avec la terre ferme; de sorte qu'ignorant

Vme. PROMENADE. 133

tout ce qui se faisoit dans le monde, j'en eusse oublié l'existence, & qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer gueres que deux mois dans cette isle; mais j'y aurois passé deux ans, deux siècles, & toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne, d'autre société que celle du receveur, de la femme & de ses domestiques, qui tous étoient à la vérité de très-bonnes gens, & rien de plus; mais c'étoit précisément ce qu'il me falloit. Je compte ces deux mois pour le tems le plus heureux de ma vie, & tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon ame le desir d'un autre état.

Quel étoit donc ce bonheur, & en quoi consistoit sa jouissance? Je le

donnerois à deviner à tous les hommes de ce siècle sur la description de la vie que j'y menois. Le précieux *far niente* fut la première & la principale de ces jouissances que je voulus favoriser dans toute sa douceur ; & tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicieuse & nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oïiveté.

L'espoir qu'on ne demanderoit pas mieux que de me laisser dans ce séjour isolé, où je m'étois enlacé de moi-même, dont il m'étoit impossible de sortir sans assistance & sans être bien apperçu, & où je ne pouvois avoir ni communication ni correspondance que par le concours des gens qui m'entouroient ; cet espoir, dis-je, me donnoit celui d'y finir mes jours plus tranquillement que je ne les avois passés ; & l'idée que j'aurois le tems de m'y

arranger tout à loisir, fit que je commençai par n'y faire aucun arrangement. Transporté là brusquement seul & nu, j'y fis venir successivement ma gouvernante, mes livres & mon petit équipage, dont j'eus le plaisir de ne rien déballer, laissant mes caisses & mes malles comme elles étoient arrivées, & vivant dans l'habitation où je comptois achever mes jours, comme dans une auberge dont j'aurois dû partir le lendemain. Toutes choses, telles qu'elles étoient, alloient si bien que vouloir les mieux ranger étoit y gâter quelque chose. Un de mes plus grands délices étoit sur-tout de laisser toujours mes livres bien encaissés & de n'avoir point d'écritoire. Quand de malheureuses lettres me forçoient de prendre la plume pour y répondre, j'empruntois en murmurant l'écritoire du receveur, & je me hâtois de la rendre,

dans la vaine espérance de n'avoir plus besoin de la remprunter. Au lieu de ces tristes paperasses & de toute cette bouquinerie, j'emplissois ma chambre de fleurs & de foin ; car j'étois alors dans ma première ferveur de botanique, pour laquelle le docteur d'Ivernois m'avoit inspiré un goût qui bientôt devint passion. Ne voulant plus d'œuvre de travail, il m'en falloit une d'amusement, qui me plût & qui ne me donnât de peine que celle qu'aime à prendre un paresseux. J'entrepris de faire la *Flora petriuscularis* & de décrire toutes les plantes de l'isle, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours.

On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste de citron ; j'en aurois fait un sur chaque gramin des prés, sur chaque mouffe des bois, sur chaque

lichen qui tapisse les roches ; enfin je ne voulois pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal, qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins après le déjeuner, que nous faisons tous ensemble, j'allois, une loupe à la main & mon *Systema naturæ* sous le bras, visiter un canton de l'isle que j'avois pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison. Rien n'est plus singulier que les ravissements, les extases que j'éprouvois à chaque observation que je faisois sur la structure & l'organisation végétale, & sur le jeu des parties sexuelles dans la fructification, dont le système étoit alors tout-à-fait nouveau pour moi. La distinction des caractères génériques, dont je n'avois pas auparavant la moindre idée, m'enchantoit en les vérifiant

sur les especes communes, en attendant qu'il s'en offrît à moi de plus rares. La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie & de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine & de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification que j'observois pour la première fois, me combloient de joie, & j'allois demandant si l'on avoit vu les cornes de la brunelle, comme La Fontaine demandoit si l'on avoit lu Habacuc. Au bout de deux ou trois heures je m'en revenois chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dînée au logis en cas de pluie. J'employois le reste de la matinée à aller avec le receveur, sa femme & Thérèse, visiter leurs ouvriers & leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux; & souvent des Bernois qui me ve-

noient voir, m'ont trouvé juché sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissois de fruits, & que je dévallois ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avois fait dans la matinée & la bonne humeur qui en est inséparable me rendoient le repos du dîné très-agréable; mais quand il se prolongeoit trop & que le beau tems m'invitoit, je ne pouvois si long-tems attendre; & pendant qu'on étoit encore à table, je m'esquivois & j'allois me jeter seul dans un bateau que je conduisois au milieu du lac quand l'eau étoit calme; & là, m'étendant tout de mon long dans le bateau les yeux tournés vers le ciel, je me laissois aller & dériver lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, & qui sans avoir aucun objet bien déterminé ni constant, ne

laissent pas d'être à mon gré cent fois préférables à tout ce que j'avois trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baïsser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvois si loin de l'isle que j'étois forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisois à côtoyer les verdoyantes rives de l'isle, dont les limpides eaux & les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes étoit d'aller de la grande à la petite isle, d'y débarquer & d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites au milieu des marceaux, des bourdaines, des perficaires, des arbrisseaux de toute espèce, & tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert

de gazon, de serpolet, de fleurs, même d'esparcette & de treffles qu'on y avoit vraisemblablement semés autrefois, & très-propre à loger des lapins qui pouvoient là multiplier en paix sans rien craindre & sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neuchatel des lapins mâles & femelles; & nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse & moi, les établir dans la petite isle, où ils commençoient à peupler avant mon départ, & où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'étoit pas plus fier que moi menant en triomphe la compagnie & les lapins de la grande isle à la petite; & je notoïis avec orgueil, que la receveuse qui redoutoit l'eau à l'ex-

cès & s'y trouvoit toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, & ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettoit pas la navigation, je passois mon après-midi à parcourir l'isle en herborisant à droite & à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riens & les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses & les tertres, pour parcourir des yeux le superbe & ravissant coup-d'œil du lac & de ses rivages, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, & de l'autre élargis en riches & fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendoit jusqu'aux montagnes bleuâtres plus éloignées qui la bornoient.

Quand le soir approchoit, je descendois des cimes de l'isle, & j'allois

volontiers m'asseoir au bord du lac sur la greve dans quelque asyle caché; là le bruit des vagues & l'agitation de l'eau fixant mes sens & chassant de mon ame toute autre agitation, la plongeoiert dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenoit souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux & reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé par intervalles, frappant sans relâche mon oreille & mes yeux, suppléoiert aux mouvemens internes que la rêverie éteignoit en moi, & suffisoient pour me faire sentir avec plaisir mon existence, sans prendre la peine de penser. De tems à autre naissoit quelque foible & courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offroit l'image: mais bientôt ces impressions légères s'effaçoient dans l'uniformité du mou-

vement continu qui me berçoit, & qui sans aucun concours actif de mon ame ne laissoit pas de m'attacher au point qu'appellé par l'heure & par le signal convenu, je ne pouvois m'arracher de là sans efforts.

Après le soupé, quand la soirée étoit belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac & la fraîcheur. On se reposoit dans le pavillon, on rioit, on causoit, on chantoit quelque vieille chanson qui valoit bien le tortillage moderne, & enfin l'on s'alloit coucher content de sa journée & n'en desirant qu'une semblable pour le lendemain.

Telle est, laissant à part les visites imprévues & importunes, la maniere dont j'ai passé mon tems dans cette isle durant le séjour que j'y ai fait.

Qu'on

Qu'on me dise à présent ce qu'il y a là d'assez attrayant pour exciter dans mon cœur des regrets si vifs, si tendres & si durables, qu'au bout de quinze ans il m'est impossible de songer à cette habitation chérie sans m'y sentir à chaque fois transporter encore par les élans du desir.

J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouissances & des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire & me touche le plus. Ces courts momens de délire & de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant & par leur vivacité même, que des points bien clair-semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares & trop rapides pour constituer un état; & le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instans fugitifs, mais

un état simple & permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre. Rien n'y garde une forme constante & arrêtée, & nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent & changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on gueres ici-bas que du plaisir qui passe; pour le bonheur qui dure, je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *je voudrois que cet instant durât toujours.* Et comment

peut-on appeller bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet & vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou desirer encore quelque chose après?

Mais s'il est un état où l'ame trouve une assiette assez solide pour s'y reposer toute entière & rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé, ni d'enjamber sur l'avenir; où le tems ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée & sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de desir ni de crainte, que celui seul de notre existence, & que ce sentiment seul puisse la remplir toute entière; tant que cet état dure, celui qui s'y trouve peut s'appeller heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre &

relatif, tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie; mais d'un bonheur suffisant, parfait & plein, qui ne laisse dans l'ame aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'isle de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissois dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle riviere ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même & de sa propre existence; tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu. Le sentiment de l'existence, dépouillé de toute autre affection, est par lui-même un sentiment précieux de contentement & de paix, qui suffiroit seul pour

rendre cette existence chere & douce à qui sauroit écarter de soi toutes les impressions sensuelles & terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire & en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continuelles connoissent peu cet état, & ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instans, n'en conservent qu'une idée obscure & confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne seroit pas même bon, dans la présente constitution des choses, qu'avidés de ces douces extases, ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissans leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine, & qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile & de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état, à toutes les félicités humaines des dédomma-

gemens que la fortune & les hommes ne lui sauroient ôter.

Il est vrai que ces dédommagemens ne peuvent être sentis par toutes les ames ni dans toutes les situations. Il faut que le cœur soit en paix & qu'aucune passion n'en vienne troubler le calme. Il y faut des dispositions de la part de celui qui les éprouve, il en faut dans le concours des objets environnans. Il n'y faut, ni un repos absolu, ni trop d'agitation, mais un mouvement uniforme & modéré qui n'ait ni secouffes ni intervalles. Sans mouvement, la vie n'est qu'une léthargie. Si le mouvement est inégal ou trop fort, il réveille; en nous rappelant aux objets environnans, il détruit le charme de la rêverie, & nous arrache d'au-dedans de nous, pour nous remettre à l'instant sous le joug de la fortune & des hommes, & nous rendre au sen-

timent de nos malheurs. Un silence absolu porte à la tristesse. Il offre une image de la mort. Alors le secours d'une imagination riante est nécessaire & se présente assez naturellement à ceux que le Ciel en a gratifiés. Le mouvement qui ne vient pas du dehors, se fait alors au-dedans de nous. Le repos est moindre, il est vrai, mais il est aussi plus agréable, quand de légères & douces idées, sans agiter le fond de l'ame, ne font, pour ainsi dire, qu'en effleurer la surface. Il n'en faut qu'assez pour se souvenir de soi-même en oubliant tous les maux. Cette espece de rêverie peut se goûter par-tout où l'on peut être tranquille, & j'ai souvent pensé qu'à la Bastille, & même dans un cachot où nul objet n'eût frappé ma vue, j'aurois encore pu rêver agréablement.

Mais il faut avouer que cela se fai-

soit bien mieux & plus agréablement dans une isle fertile & solitaire, naturellement circonscrite & séparée du reste du monde, où rien ne m'offroit que des images riantes, où rien ne me rappelloit des souvenirs attristans, où la société du petit nombre d'habitans étoit liante & douce sans être intéressante au point de m'occuper incessamment; où je pouvois enfin me livrer tout le jour sans obstacles & sans soins aux occupations de mon goût, ou à la plus molle oisiveté. L'occasion sans doute étoit belle pour un rêveur qui, sachant se nourrir d'agréables chimères au milieu des objets les plus déplaisans, pouvoit s'en rassasier à son aise, en y faisant concourir tout ce qui frappoit réellement ses sens. En sortant d'une longue & douce rêverie, me voyant entouré de verdure, de fleurs, d'oiseaux, & laissant

errer mes yeux au loin sur les romantiques rivages qui bordaient une vaste étendue d'eau claire & cristalline, j'affimilois à mes fictions tous ces aimables objets; & me trouvant enfin ramené par degrés à moi-même & à ce qui m'entouroit, je ne pouvois marquer le point de séparation des fictions aux réalités; tant tout concouroit également à me rendre chère la vie recueillie & solitaire que je menois dans ce beau séjour. Que ne peut-elle renaître encore! Que ne puis-je aller finir mes jours dans cette isle chérie, sans en ressortir jamais, ni jamais y revoir aucun habitant du continent, qui me rappellât le souvenir des calamités de toute espèce qu'ils se plaisent à rassembler sur moi depuis tant d'années! Ils seroient bientôt oubliés pour jamais: sans doute ils ne m'oublieroient pas de même; mais que m'importeroit, pourvu qu'ils

n'eussent aucun accès pour y venir troubler mon repos ? Délivré de toutes les passions terrestres qu'engendre le tumulte de la vie sociale, mon ame s'élancerait fréquemment au-dessus de cette atmosphère, & commercerait d'avance avec les intelligences célestes, dont elle espère aller augmenter le nombre dans peu de tems. Les hommes se garderont, je le fais, de me rendre un si doux asyle où ils n'ont pas voulu me laisser. Mais ils ne m'empêcheront pas du moins de m'y transporter chaque jour sur les ailes de l'imagination, & d'y goûter durant quelques heures le même plaisir que si je l'habitois encore. Ce que j'y ferois de plus doux seroit d'y rêver à mon aise. En rêvant que j'y suis, ne fais-je pas la même chose ? Je fais même plus ; à l'attrait d'une rêverie abstraite & monotone je joins des images

charmantes qui la vivifient. Leurs objets échappoient souvent à mes sens dans mes extases ; & maintenant, plus ma rêverie est profonde, plus elle me les peint vivement. Je suis souvent plus au milieu d'eux, & plus agréablement encore, que quand j'y étois réellement. Le malheur est qu'à mesure que l'imagination s'attiedit, cela vient avec plus de peine & ne dure pas si long-tems. Hélas, c'est quand on commence à quitter sa dépouille qu'on en est le plus offusqué !

 SIXIEME PROMENADE.

Nous n'avons gueres de mouvement machinal dont nous ne pussions trouver la cause dans notre cœur, si nous savions bien l'y chercher.

Hier en passant sur le nouveau bou-

levard pour aller herboriser le long de la Bievre du côté de Gentilly, je fis le crochet à droite en approchant de la barriere d'Enfer, & m'écartant dans la campagne, j'allai par la route de Fontainebleau gagner les hauteurs qui bordent cette petite riviere. Cette marche étoit fort indifférente en elle-même; mais en me rappelant que j'avois fait plusieurs fois machinalement le même détour, j'en recherchai la cause en moi-même, & je ne pus m'empêcher de rire quand je vins à la dé mêler.

Dans un coin du boulevard, à la sortie de la barriere d'Enfer, s'établit journellement en été une femme qui vend du fruit, de la tisane & des petits pains. Cette femme a un petit garçon fort gentil, mais boiteux, qui, clopinant avec ses béquilles, s'en va d'assez bonne grace demandant l'au-

mône aux passans. J'avois fait une espece de connoissance avec ce petit bonhomme; il ne manquoit pas, chaque fois que je passois, de venir me faire son petit compliment, toujours suivi de ma petite offrande. Les premières fois je fus charmé de le voir, je lui donnai de très-bon cœur, & je continuai quelque tems de le faire avec le même plaisir, y joignant même le plus souvent celui d'exciter & d'écouter son petit babil que je trouvois agréable. Ce plaisir devenu par degrés habitude, se trouva je ne fais comment transformé dans une espece de devoir dont je sentis bientôt la gêne; surtout à cause de la harangue préliminaire qu'il falloit écouter, & dans laquelle il ne manquoit jamais de m'appeler souvent *M. Rousseau*, pour montrer qu'il me connoissoit bien: ce qui m'apprenoit assez au contraire qu'il ne

me connoissoit pas plus que ceux qui l'avoient instruit. Dès lors je passois par là moins volontiers, & enfin je pris machinalement l'habitude de faire le plus souvent un détour quand j'approchois de cette traverse.

Voilà ce que je découvris en y réfléchissant : car rien de tout cela ne s'étoit offert jusqu'alors distinctement à ma pensée. Cette observation m'en a rappelé successivement des multitudes d'autres qui m'ont bien confirmé que les vrais & premiers motifs de la plupart de mes actions ne me sont pas aussi clairs à moi-même que je me l'étois long-tems figuré. Je fais & je sens que faire du bien est le plus vrai bonheur que le cœur humain puisse goûter ; mais il y a long-tems que ce bonheur a été mis hors de ma portée ; & ce n'est pas dans un aussi misérable fort que le mien qu'on peut

espérer de placer avec choix & avec fruit une seule action réellement bonne. Le plus grand soin de ceux qui reglent ma destinée ayant été que tout ne fût pour moi que fausse & trompeuse apparence, un motif de vertu n'est jamais qu'un leurre qu'on me présente pour m'attirer dans le piège où l'on veut m'enlacer. Je fais cela ; je fais que le seul bien qui soit désormais en ma puissance est de m'abstenir d'agir, de peur de mal faire sans le vouloir & sans le savoir.

Mais il fut des tems plus heureux, où, suivant les mouvemens de mon cœur, je pouvois quelquefois rendre un autre cœur content : & je me dois l'honorable témoignage que chaque fois que j'ai pu goûter ce plaisir, je l'ai trouvé plus doux qu'aucun autre. Ce penchant fut vif, vrai, pur, & rien dans mon plus secret intérieur ne l'a jamais

démenti. Cependant j'ai senti souvent le poids de mes propres bienfaits par la chaîne des devoirs qu'ils entraînoient à leur fuite : alors le plaisir a disparu, & je n'ai plus trouvé dans la continuation des mêmes soins qui m'avoient d'abord charmé, qu'une gêne presque insupportable. Durant mes courtes prospérités beaucoup de gens recouroient à moi ; & jamais dans tous les services que je pus leur rendre, aucun d'eux ne fut éconduit. Mais de ces premiers bienfaits versés avec effusion de cœur, naissoient des chaînes d'engagemens successifs que je n'avois pas prévus & dont je ne pouvois plus secouer le joug. Mes premiers services n'étoient, aux yeux de ceux qui les recevoient, que les arrhes de ceux qui les devoient suivre ; & dès que quelque infortuné avoit jetté sur moi le grappin d'un bienfait reçu, c'en étoit fait

fait désormais, & ce premier bienfait libre & volontaire devenoit un droit indéfini à tous ceux dont il pouvoit avoir besoin dans la suite, sans que l'impuissance même suffît pour m'en affranchir. Voilà comment des jouissances très-douces se transformoient pour moi dans la suite en d'onéreux assujettissemens.

Ces chaînes cependant ne me parurent pas très-pesantes, tant qu'ignoré du public, je vécus dans l'obscurité. Mais quand une fois ma personne fut affichée par mes écrits, faute grave sans doute, mais plus qu'expiée par mes malheurs ; dès-lors je devins le bureau général d'adresse de tous les souffreteux ou soi-disant tels, de tous les aventuriers qui cherchoient des dupes, de tous ceux qui sous prétexte du grand crédit qu'ils feignoient de m'attribuer vouloient s'emparer de moi

de maniere ou d'autre. C'est alors que j'eus lieu de connoître que tous les penchans de la nature, sans excepter la bienfaisance elle-même, portés ou suivis dans la société sans prudence & sans choix, changent de nature & deviennent souvent aussi nuisibles qu'ils étoient utiles dans leur première direction. Tant de cruelles expériences changerent peu à peu mes premières dispositions, ou plutôt les renfermant enfin dans leurs véritables bornes, elles m'apprirent à suivre moins aveuglément mon penchant à bien faire, lorsqu'il ne servoit qu'à favoriser la méchanceté d'autrui.

Mais je n'ai point regret à ces mêmes expériences, puisqu'elles m'ont procuré par la réflexion de nouvelles lumières sur la connoissance de moi-même & sur les vrais motifs de ma conduite en mille circonstances sur

lesquelles je me suis si souvent fait illusion. J'ai vu que, pour bien faire avec plaisir, il falloit que j'agisse librement, sans contrainte, & que pour m'ôter toute la douceur d'une bonne œuvre, il suffisoit qu'elle devînt un devoir pour moi. Dès-lors le poids de l'obligation me fait un fardeau des plus douces jouissances, &, comme je l'ai dit dans l'Emile, à ce que je crois, j'eusse été chez les Turcs un mauvais mari à l'heure où le cri public les appelle à remplir les devoirs de leur état.

Voilà ce qui modifie beaucoup l'opinion que j'eus long-tems de ma propre vertu; car il n'y en a point à suivre ses penchans, & à se donner, quand ils nous y portent, le plaisir de bien faire : mais elle consiste à les vaincre quand le devoir le commande, pour faire ce qu'il nous prescrit; & voilà ce que j'ai su moins faire qu'hom-

me du monde. Né sensible & bon, portant la pitié jusqu'à la foiblesse, & me sentant exalter l'ame par tout ce qui tient à la générosité, je fus humain, bienfaisant, secourable, par goût, par passion même, tant qu'on n'intéressa que mon cœur; j'eusse été le meilleur & le plus clément des hommes, si j'en avois été le plus puissant; & pour éteindre en moi tout desir de vengeance, il m'eût suffi de pouvoir me venger. J'aurois même été juste sans peine contre mon propre intérêt; mais contre celui des personnes qui m'étoient cheres je n'aurois pu me résoudre à l'être. Dès que mon devoir & mon cœur étoient en contradiction, le premier eut rarement la victoire, à moins qu'il ne fallût seulement que m'abstenir; alors j'étois fort le plus souvent: mais agir contre mon penchant me fut toujours

impossible. Que ce soit les hommes, le devoir, ou même la nécessité, qui commande, quand mon cœur se tait, ma volonté reste sourde, & je ne faurois obéir. Je vois le mal qui me menace, & je le laisse arriver plutôt que de m'agiter pour le prévenir. Je commence quelquefois avec effort, mais cet effort me lasse & m'épuise bien vite; je ne faurois continuer. En toute chose imaginable ce que je ne fais pas avec plaisir m'est bientôt impossible à faire.

Il y a plus. La contrainte, d'accord avec mon desir, suffit pour l'anéantir & le changer en répugnance, en aversion même, pour peu qu'elle agisse trop fortement; & voilà ce qui me rend pénible la bonne œuvre qu'on exige, & que je faisois de moi-même lorsqu'on ne l'exigeoit pas. Un bienfait purement gratuit est certainement

une œuvre que j'aime à faire. Mais quand celui qui l'a reçu s'en fait un titre pour en exiger la continuation sous peine de sa haine, quand il me fait une loi d'être à jamais son bienfaiteur, pour avoir d'abord pris plaisir à l'être, dès-lors la gêne commence, & le plaisir s'évanouit. Ce que je fais alors quand je cède, est foiblesse & mauvaise honte : mais la bonne volonté n'y est plus ; & loin que je m'en applaudisse en moi-même, je me reproche en ma conscience de bien faire à contre-cœur.

Je fais qu'il y a une espèce de contrat & même le plus saint de tous entre le bienfaiteur & l'obligé. C'est une sorte de société qu'ils forment l'un avec l'autre, plus étroite que celle qui unit les hommes en général ; & si l'obligé s'engage tacitement à la reconnaissance, le bienfaiteur s'en-

gage de même à conserver à l'autre, tant qu'il ne s'en rendra pas indigne, la même bonne volonté qu'il vient de lui témoigner, & à lui en renouveler les actes toutes les fois qu'il le pourra & qu'il en fera requis. Ce ne sont pas là des conditions expresses, mais ce sont des effets naturels de la relation qui vient de s'établir entr'eux. Celui qui la première fois refuse un service gratuit qu'on lui demande, ne donne aucun droit de se plaindre à celui qu'il a refusé ; mais celui qui dans un cas semblable refuse au même la même grâce qu'il lui accorda ci-devant, frustrer une espérance qu'il l'a autorisé à concevoir ; il trompe & dément une attente qu'il a fait naître. On sent dans ce refus je ne sais quoi d'injuste & de plus dur que dans l'autre ; mais il n'en est pas moins l'effet d'une indépendance que le cœur

aime, & à laquelle il ne renonce pas sans effort. Quand je paie une dette, c'est un devoir que je remplis ; quand je fais un don, c'est un plaisir que je me donne. Or, le plaisir de remplir les devoirs est de ceux que la seule habitude de la vertu fait naître : ceux qui nous viennent immédiatement de la nature ne s'élevent pas si haut que cela.

Après tant de tristes expériences j'ai appris à prévoir de loin les conséquences de mes premiers mouvemens suivis, & je me suis souvent abstenu d'une bonne œuvre que j'avois le desir & le pouvoir de faire, effrayé de l'assujettissement auquel dans la suite je m'allois soumettre, si je m'y livrais inconsidérément. Je n'ai pas toujours senti cette crainte : au contraire, dans ma jeunesse je m'attachois par mes propres bienfaits, & j'ai souvent éprouvé de

même que ceux que j'obligeois s'affectionnoient à moi par reconnoissance encore plus que par intérêt. Mais les choses ont bien changé de face à cet égard comme à tout autre, aussi-tôt que mes malheurs ont commencé. J'ai vécu dès-lors dans une génération nouvelle qui ne ressembloit point à la première, & mes propres sentimens pour les autres ont souffert des changemens que j'ai trouvés dans les leurs. Les mêmes gens que j'ai vus successivement dans ces deux générations si différentes, se sont pour ainsi dire assimilés successivement à l'une & à l'autre. De vrais & francs qu'ils étoient d'abord, devenus ce qu'ils sont, ils ont fait comme tous les autres. Et par cela seul que les tems sont changés, les hommes ont changé comme eux. Eh, comment pourrois-je garder les mêmes sentimens pour ceux en qui je trouve le contraire de ce qui les fit

naître ! Je ne les hais point , parce que je ne faurois haïr ; mais je ne puis me défendre du mépris qu'ils méritent , ni m'abstenir de le leur témoigner.

Peut-être sans m'en appercevoir ai-je changé moi-même plus qu'il n'auroit fallu. Quel naturel résisteroit sans s'altérer , à une situation pareille à la mienne ? Convaincu par vingt ans d'expérience que tout ce que la nature a mis d'heureuses dispositions dans mon cœur est tourné par ma destinée , & par ceux qui en disposent , au préjudice de moi-même ou d'autrui , je ne puis plus regarder une bonne œuvre qu'on me présente à faire que comme un piège qu'on me tend , & sous lequel est caché quelque mal. Je fais que , quel que soit l'effet de l'œuvre , je n'en aurai pas moins le mérite de ma bonne intention. Oui , ce mérite y est toujours sans doute : mais le charme intérieur n'y

est plus ; & si-tôt que ce stimulant me manque , je ne sens qu'indifférence & glace au-dedans de moi ; & sûr qu'au lieu de faire une action vraiment utile je ne fais qu'un acte de dupe , l'indignation de l'amour-propre , jointe au défaut de la raison , ne m'inspire que répugnance & résistance , où j'eusse été plein d'ardeur & de zèle dans mon état naturel.

Il est des fortes d'adversités qui élèvent & renforcent l'ame , mais il en est qui l'abattent & la tuent ; telle est celle dont je suis la proie. Pour peu qu'il y eût eu quelque mauvais levain dans la mienne , elle l'eût fait fermenter à l'excès , elle m'eût rendu frénétique ; mais elle ne m'a rendu que nul. Hors d'état de bien faire & pour moi-même & pour autrui , je m'abstiens d'agir ; & cet état qui n'est innocent que parce qu'il est forcé , me fait trouver une sorte de

douceur à me livrer pleinement sans reproche à mon penchant naturel. Je vais trop loin sans doute, puisque j'évite les occasions d'agir, même où je ne vois que du bien à faire. Mais certain qu'on ne me laisse pas voir les choses comme elles sont, je m'abstiens de juger sur les apparences qu'on leur donne; & de quelque leurre qu'on couvre les motifs d'agir, il suffit que ces motifs soient laissés à ma portée pour que je sois sûr qu'ils sont trompeurs.

Ma destinée semble avoir tendu dès mon enfance le premier piège qui m'a rendu long-tems si facile à tomber dans tous les autres. Je suis né le plus confiant des hommes, & durant quarante ans entiers jamais cette confiance ne fut trompée une seule fois. Tombé tout d'un coup dans un autre ordre de gens & de choses, j'ai donné dans mille

embûches sans jamais en appercevoir aucune, & vingt ans d'expérience ont à peine suffi pour m'éclairer sur mon sort. Une fois convaincu qu'il n'y a que mensonge & fausseté dans les démonstrations grimacieres qu'on me prodigue, j'ai passé rapidement à l'autre extrémité: car quand on est une fois sorti de son naturel, il n'y a plus de bornes qui nous retiennent. Dès-lors je me suis dégoûté des hommes; & ma volonté concourant avec la leur à cet égard, me tient encore plus éloigné d'eux que ne font toutes leurs machines.

Ils ont beau faire: cette répugnance ne peut jamais aller jusqu'à l'aversion. En pensant à la dépendance où ils se font mis de moi pour me tenir dans la leur, ils me font une pitié réelle. Si je ne suis malheureux, ils le font eux-mêmes; & chaque fois que je rentre en moi, je les trouve toujours

à plaindre. L'orgueil peut-être se mêle encore à ces jugemens , je me sens trop au-dessus d'eux pour les haïr. Ils peuvent m'intéresser tout au plus jusqu'au mépris , mais jamais jusqu'à la haine : enfin je m'aime trop moi-même , pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce seroit resserrer , comprimer mon existence , & je voudrois plutôt l'étendre sur tout l'univers.

J'aime mieux les fuir que les haïr. Leur aspect frappe mes sens , & par eux , mon cœur d'impressions que mille regards cruels me rendent pénibles ; mais le mal - aise cesse aussi-tôt que l'objet qui le cause a disparu. Je m'occupe d'eux , & bien malgré moi , par leur présence , mais jamais par leur souvenir. Quand je ne les vois plus , ils sont pour moi comme s'ils n'existoient point.

Ils ne me sont même indifférens

qu'en ce qui se rapporte à moi : car dans leurs rapports entr'eux , ils peuvent encore m'intéresser & m'émouvoir , comme les personnages d'un drame que je verrois représenter. Il faudroit que mon être moral fût anéanti pour que la justice me devînt indifférente. Le spectacle de l'injustice & de la méchanceté me fait encore bouillir le sang de colere ; les actes de vertu où je ne vois ni forfanterie ni ostentation , me font toujours tressaillir de joie , & m'arrachent encore de douces larmes. Mais il faut que je les voie & les apprécie moi-même ; car après ma propre histoire , il faudroit que je fusse insensé pour adopter , sur quoi que ce fût , le jugement des hommes , & pour croire aucune chose sur la foi d'autrui.

Si ma figure & mes traits étoient aussi parfaitement inconnus aux hom-

mes que le font mon caractère & mon naturel, je vivrois encore fans peine au milieu d'eux; leur société même pourroit me plaire tant que je leur ferois parfaitement étranger. Livré fans contrainte à mes inclinations naturelles, je les aimerois encore s'ils ne s'occupent jamais de moi. J'exercerois sur eux une bienveillance universelle & parfaitement défintéressée; mais fans former jamais d'attachement particulier, & fans porter le joug d'aucun devoir, je ferois envers eux, librement & de moi-même, tout ce qu'ils ont tant de peine à faire incités par leur amour-propre, & contraints par toutes leurs loix.

Si j'étois resté libre, obscur, isolé, comme j'étois fait pour l'être, je n'aurois fait que du bien: car je n'ai dans le cœur le germe d'aucune passion nuisible. Si j'eusse été invisible & tout-puissant

puissant comme Dieu, j'aurois été bien-faisant & bon comme lui. C'est la force & la liberté qui font les excellens hommes. La foiblesse & l'esclavage n'ont jamais fait que des méchans. Si j'eusse été possesseur de l'anneau de Gyges, il m'eût tiré de la dépendance des hommes & les eût mis dans la mienne. Je me suis souvent demandé, dans mes châteaux en Espagne, quel usage j'aurois fait de cet anneau; car c'est bien là que la tentation d'abuser doit être près du pouvoir. Maître de contenter mes desirs, pouvant tout, fans pouvoir être trompé par personne, qu'aurois-je pu desirer avec quelque suite? Une seule chose: c'eût été de voir tous les cœurs contens. L'aspect de la félicité publique eût pu seul toucher mon cœur d'un sentiment permanent; & l'ardent desir d'y concourir eût été ma plus constante passion. Toujours juste sans

partialité, & toujours bon sans foiblesse, je me serois également garanti des méfiances aveugles & des haines implacables, parce que voyant les hommes tels qu'il font, & lisant aisément au fond de leurs cœurs, j'en aurois peu trouvé d'assez aimables pour mériter toutes mes affections, peu d'assez odieux pour mériter toute ma haine, & que leur méchanceté même m'eût disposé à les plaindre, par la connoissance certaine du mal qu'ils se font à eux-mêmes, en voulant en faire à autrui. Peut-être aurois-je eu dans des momens de gaieté l'enfantillage d'opérer quelquefois des prodiges: mais parfaitement désintéressé pour moi-même, & n'ayant pour loi que mes inclinations naturelles, sur quelques actes de justice sévère, j'en aurois fait mille de clémence & d'équité. Ministre de la Providence & dispensateur de ses loix,

selon mon pouvoir, j'aurois fait des miracles plus sages & plus utiles que ceux de la légende dorée & du tombeau de S. Médard.

Il n'y a qu'un seul point sur lequel la faculté de pénétrer par-tout invincible m'eût pu faire chercher des tentations auxquelles j'aurois mal résisté; & une fois entré dans ces voies d'égarement, où n'eussai-je point été conduit par elles? Ce seroit bien mal connoître la nature & moi-même que de me flatter que ces facilités ne m'auroient point séduit, ou que la raison m'auroit arrêté dans cette fatale pente. Sûr de moi sur tout autre article, j'étois perdu par celui-là seul. Celui que sa puissance met au-dessus de l'homme doit être au-dessus des foiblesses de l'humanité; sans quoi, cet excès de force ne servira qu'à le mettre en effet au-dessous des autres & de ce

qu'il eût été lui-même s'il fût resté leur égal.

Tout bien considéré, je crois que je ferai mieux de jeter mon anneau magique avant qu'il m'ait fait faire quelque sottise. Si les hommes s'obstinent à me voir tout autre que je ne suis, & que mon aspect irrite leur injustice, pour leur ôter cette vue il faut les fuir, mais non pas m'éclipser au milieu d'eux. C'est à eux de se cacher devant moi, de me dérober leurs manœuvres, de fuir la lumière du jour, de s'enfoncer en terre comme des taupes. Pour moi, qu'ils me voient s'ils peuvent : tant mieux, mais cela leur est impossible; ils ne verront jamais à ma place que le J. J. qu'ils se font fait & qu'ils ont fait selon leur cœur pour le haïr à leur aise. J'aurois donc tort de m'affecter de la façon dont ils me voient : je n'y dois pren-

dre aucun intérêt véritable, car ce n'est pas moi qu'ils voient ainsi.

Le résultat que je puis tirer de toutes ces réflexions est, que je n'ai jamais été vraiment propre à la société civile, où tout est gêne, obligation, devoir, & que mon naturel indépendant me rendit toujours incapable des assujettissemens nécessaires à qui veut vivre avec les hommes. Tant que j'agis librement, je suis bon, & je ne fais que du bien; mais si – tôt que je sens le joug, soit de la nécessité, soit des hommes, je deviens rebelle ou plutôt rétif; alors je suis nul. Lorsqu'il faut faire le contraire de ma volonté, je ne le fais point, quoi qu'il arrive; je ne fais pas non plus ma volonté même, parce que je suis faible. Je m'abstiens d'agir : car toute ma faiblesse est pour l'action, toute ma force est négative, & tous mes péchés sont

d'omission, rarement de commission. Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas; & voilà celle que j'ai toujours réclamée, souvent conservée, & par qui j'ai été le plus en scandale à mes contemporains. Car pour eux, actifs, remuans, ambitieux, détestant la liberté dans les autres & n'en voulant point pour eux-mêmes, pourvu qu'ils fassent quelquefois leur volonté, ou plutôt qu'ils dominent celle d'autrui, ils se gênent toute leur vie à faire ce qui leur répugne, & n'omettent rien de fervile pour commander. Leur tort n'a donc pas été de m'écartier de la société comme un membre inutile, mais de m'en proscrire comme un membre pernicieux: car j'ai très-peu fait de bien, je l'avoue; mais pour du mal, il n'en est entré dans ma vo-

lonté de ma vie; & je doute qu'il y ait aucun homme au monde qui en ait réellement moins fait que moi.

 SEPTIEME PROMENADE.

LE recueil de mes longs rêves est à peine commencé, & déjà je sens qu'il touche à sa fin. Un autre amusement lui succede, m'absorbe, & m'ôte même le tems de rêver. Je m'y livre avec un engouement qui tient de l'extravagance & qui me fait rire moi-même quand j'y réfléchis; mais je ne m'y livre pas moins, parce que dans la situation où me voilà, je n'ai plus d'autre regle de conduite que de suivre en tout mon penchant sans contrainte. Je ne peux rien à mon sort, je n'ai que des inclinations innocentes; & tous les jugemens des hommes

étant désormais nuls pour moi, la fagelle même veut qu'en ce qui reste à ma portée je fasse tout ce qui me flatte, en public, soit à-part-moi, sans autre règle que ma fantaisie, & sans autre mesure que le peu de force qui m'est resté. Me voilà donc à mon foin pour toute nourriture, & à la botanique pour toute occupation. Déjà vieux, j'en avois pris la première teinture en Suisse auprès du docteur d'Ivernois, & j'avois herborisé assez heureusement durant mes voyages pour prendre une connoissance passable du regne végétal. Mais, devenu plus que sexagénaire & sédentaire à Paris, les forces commençant à me manquer pour les grandes herborisations, & d'ailleurs assez livré à ma copie de musique pour n'avoir pas besoin d'autre occupation, j'avois abandonné cet amusement qui ne

m'étoit plus nécessaire; j'avois rendu mon herbier, j'avois vendu mes livres, content de revoir quelquefois les plantes communes que je trouvois autour de Paris dans mes promenades. Durant cet intervalle, le peu que je savois s'est presque entièrement effacé de ma mémoire & bien plus rapidement qu'il ne s'y étoit gravé.

Tout d'un coup, âgé de soixante-cinq ans passés, privé du peu de mémoire que j'avois & des forces qui me restoient pour courir la campagne, sans guide, sans livres, sans jardin, sans herbier, me voilà repris de cette folie, mais avec plus d'ardeur encore que je n'en eus en m'y livrant la première fois; me voilà sérieusement occupé du sage projet d'apprendre par cœur tout le *Regnum vegetabile* de Murray, & de connoître toutes les plantes connues sur la terre. Hors d'é-

tat de racheter des livres de botanique, je me suis mis en devoir de transcrire ceux qu'on m'a prêtés; & résolu de refaire un herbier plus riche que le premier, en attendant que j'y mette toutes les plantes de la mer & des Alpes & de tous les arbres des Indes, je commence toujours à bon compte par le mouron, le cerfeuil, la bourache & le fenéon; j'herborise savamment sur la cage de mes oiseaux, & à chaque nouveau brin d'herbe que je rencontre, je me dis avec satisfaction, voilà toujours une plante de plus.

Je ne cherche pas à justifier le parti que je prends de suivre cette fantaisie; je la trouve très-raisonnable, persuadé que dans la position où je suis, me livrer aux amusemens qui me flattent est une grande sagesse, & même une grande vertu: c'est le

moyen de ne laisser germer dans mon cœur aucun levain de vengeance ou de haine; & pour trouver encore dans ma destinée du goût à quelque amusement, il faut assurément avoir un naturel bien épuré de toutes passions irascibles. C'est me venger de mes persécuteurs à ma manière: je ne saurois les punir plus cruellement que d'être heureux malgré eux.

Oui, sans doute, la raison me permet, me prescrit même de me livrer à tout penchant qui m'attire & que rien ne m'empêche de suivre; mais elle ne m'apprend pas pourquoi ce penchant m'attire & quel attrait je puis trouver à une vaine étude, faite sans profit, sans progrès, & qui, vieux, radoteur, déjà caduque & pesant, sans facilité, sans mémoire, me ramène aux exercices de la jeunesse & aux leçons d'un écolier. Or c'est une

bizarrerie que je voudrais m'expliquer ; il me semble que , bien éclaircie , elle pourroit jeter quelque nouveau jour sur cette connoissance de moi-même , à l'acquisition de laquelle j'ai consacré mes derniers loisirs.

J'ai pensé quelquefois assez profondément , mais rarement avec plaisir , presque toujours contre mon gré & comme par force : la rêverie me délasse & m'amuse , la réflexion me fatigue & m'attriste ; penser fut toujours pour moi une occupation pénible & sans charme. Quelquefois mes rêveries finissent par la méditation , mais plus souvent mes méditations finissent par la rêverie ; & durant ces égaremens , mon ame erre & plane dans l'univers sur les ailes de l'imagination dans des extases qui passent toute autre jouissance.

Tant que je goûtai celle-là dans

toute sa pureté , toute autre occupation me fut toujours insipide. Mais quand une fois , jetté dans la carrière littéraire par des impulsions étrangères , je sentis la fatigue du travail d'esprit & l'importunité d'une célébrité malheureuse , je sentis en même tems languir & s'attiédir mes douces rêveries ; & bientôt , forcé de m'occuper malgré moi de ma triste situation , je ne pus plus retrouver que bien rarement ces cheres extases qui durant cinquante ans m'avoient tenu lieu de fortune & de gloire , & sans autre dépense que celle du tems , m'avoient rendu dans l'oïfiveté le plus heureux des mortels.

J'avois même à craindre dans mes rêveries que mon imagination effarouchée par mes malheurs ne tournât enfin de ce côté son activité , & que le continuel sentiment de mes

peines me resserrant le cœur par degrés, ne m'accablât enfin de leur poids. Dans cet état, un instinct qui m'est naturel, me faisant fuir toute idée attristante, imposa silence à mon imagination, & fixant mon attention sur les objets qui m'environnoient, me fit pour la première fois détailler le spectacle de la nature, que je n'avois gueres contemplée jusqu'alors qu'en masse, & dans son ensemble.

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure & le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue & pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon & des sables. Mais vivifiée par la nature & revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux & du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois regnes, un spectacle plein

de vie, d'intérêt & de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux & son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'ame sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce & profonde s'empare alors de ses sens, & il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit & ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées & circoncrive son imagination, pour qu'il puisse observer par parties cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

C'est ce qui m'arriva naturellement, quand mon cœur resserré par la détresse, rapprochoit & concentroit tous ses mouvemens autour de lui pour

conserver ce reste de chaleur prêt à s'évaporer & s'éteindre dans l'abattement où je tombois par degrés. J'errois nonchalamment dans les bois & dans les montagnes, n'osant penser de peur d'attiser mes douleurs. Mon imagination qui se refuse aux objets de peine, laissoit mes sens se livrer aux impressions légères mais douces des objets environnans. Mes yeux se promenoient sans cesse de l'un à l'autre, & il n'étoit pas possible que dans une variété si grande, il ne s'en trouvât qui les fixoient davantage & les arrêtoient plus long-tems.

Je pris goût à cette récréation des yeux, qui dans l'infortune repose, amuse, distrait l'esprit & suspend le sentiment des peines. La nature des objets aide beaucoup à cette diversion & la rend plus séduisante. Les odeurs suaves, les vives couleurs, les

les plus élégantes formes semblent se disputer à l'envi le droit de fixer notre attention. Il ne faut qu'aimer le plaisir pour se livrer à des sensations si douces; & si cet effet n'a pas lieu sur tous ceux qui en sont frappés, c'est dans les uns faute de sensibilité naturelle, & dans la plupart que leur esprit trop occupé d'autres idées ne se livre qu'à la dérobée aux objets qui frappent leurs sens.

Une autre chose contribue encore à éloigner du regne végétal l'attention des gens de goût; c'est l'habitude de ne chercher dans les plantes que des drogues & des remèdes. *Théophraste* s'y étoit pris autrement, & l'on peut regarder ce philosophe comme le seul botaniste de l'antiquité: aussi n'est-il presque point connu parmi nous; mais grâces à un certain *Dioscoride*, grand

194 LES REVERIES.
compilateur de recettes , & à ses commentateurs , la médecine s'est tellement emparée des plantes transformées en simples , qu'on n'y voit que ce qu'on n'y voit point ; savoir , les prétendues vertus qu'il plaît au tiers & au quart de leur attribuer. On ne conçoit pas que l'organisation végétale puisse par elle-même mériter quelque attention ; des gens qui passent leur vie à arranger savamment des coquilles , se moquent de la botanique comme d'une étude inutile quand on n'y joint pas , comme ils disent , celle des propriétés , c'est-à-dire , quand on n'abandonne pas l'observation de la nature qui ne ment point & qui ne nous dit rien de tout cela , pour se livrer uniquement à l'autorité des hommes qui sont menteurs , & qui nous affirment beaucoup de choses qu'il faut croire sur leur parole , fondée elle-

VII^{me}. PROMENADE. 195
même le plus souvent sur l'autorité d'autrui. Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille : ceux qui vous verront faire , vous prenant pour un frater , vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfans , la galle des hommes , ou la morve des chevaux.

Ce dégoûtant préjugé est détruit en partie dans les autres pays & surtout en Angleterre , grâce à Linnæus qui a un peu tiré la botanique des écoles de pharmacie , pour la rendre à l'histoire naturelle & aux usages économiques ; mais en France , où cette étude a moins pénétré chez les gens du monde , on est resté sur ce point tellement barbare qu'un bel esprit de Paris voyant à Londres un jardin de curieux plein d'arbres & de plantes rares , s'écria pour tout éloge : *voilà*

un fort beau jardin d'apothicaire ! A ce compte , le premier apothicaire fut Adam ; car il n'est pas aisé d'imaginer un jardin mieux assorti de plantes que celui d'Eden.

Ces idées médicales ne sont assurément gueres propres à rendre agréable l'étude de la botanique ; elles flétrissent l'émail des prés , l'éclat des fleurs , dessèchent la fraîcheur des bocages , rendent la verdure & les ombrages insipides & dégoûtans ; toutes ces structures charmantes & gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier ; & l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergeres parmi des herbes pour les lavemens.

Toute cette pharmacie ne souilloit point mes images champêtres , rien n'en étoit plus éloigné que des tisanes & des emplâtres. J'ai souvent pensé ,

en regardant de près les champs , les vergers , les bois & leurs nombreux habitans , que le regne végétal étoit un magasin d'alimens donnés par la nature à l'homme & aux animaux ; mais jamais il ne m'est venu à l'esprit d'y chercher des drogues & des remèdes. Je ne vois rien dans ces diverses productions , qui m'indique un pareil usage ; & elle nous auroit montré le choix , si elle nous l'avoit prescrit , comme elle a fait pour les comestibles. Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages seroit empoisonné par le sentiment des infirmités humaines , s'il me laissoit penser à la fièvre , à la pierre , à la goutte & au mal caduc. Du reste , je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue ; je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles , c'est malice pure aux

malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes se donnent , il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement.

Ces tournures d'esprit qui rapportent toujours tout à notre intérêt matériel , qui font chercher par-tout du profit ou des remèdes , & qui feroient regarder avec indifférence toute la nature si l'on se portoit toujours bien , n'ont jamais été les miennes. Je me sens là-dessus tout à rebours des autres hommes : tout ce qui tient au sentiment de mes besoins attriste & gêne mes pensées , & jamais je n'ai trouvé de vrais charmes aux plaisirs de l'esprit , qu'en perdant tout-à-fait de vue l'intérêt de mon corps. Ainsi , quand même je croirois à la médecine , & quand même ses remèdes feroient agréables , je ne trouverois jamais , à

m'en occuper , ces délices que donne une contemplation pure & désintéressée ; & mon ame ne sauroit s'exalter & planer sur la nature , tant que je la sens tenir aux liens de mon corps.

D'ailleurs , sans avoir eu jamais grande confiance à la médecine , j'en ai eu beaucoup à des médecins que j'estimois , que j'aimois , & à qui je laissois gouverner ma carcasse avec pleine autorité. Quinze ans d'expérience m'ont instruit à mes dépens ; rentré maintenant sous les seules loix de la nature , j'ai repris par elles ma première santé. Quand les médecins n'auroient point contre moi d'autres griefs , qui pourroit s'étonner de leur haine ? Je suis la preuve vivante de la vanité de leur art & de l'inutilité de leurs soins.

Non , rien de personnel , rien qui tienne à l'intérêt de mon corps ne

peut occuper vraiment mon ame. Je ne médite, je ne rêve jamais plus délicieusement que quand je m'oublie moi-même. Je sens des extases, des raviffemens inexprimables à me fondre pour ainsi dire dans le systême des êtres, à m'identifier avec la nature entière. Tant que les hommes furent mes freres, je me faisois des projets de félicité terrestre; ces projets étant toujours relatifs au tout, je ne pouvois être heureux que de la félicité publique, & jamais l'idée d'un bonheur particulier n'a touché mon cœur que quand j'ai vu mes freres ne chercher le leur que dans ma misere. Alors, pour ne les pas haïr, il a bien fallu les fuir; alors, me refugiant chez la mere commune, j'ai cherché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfans; je suis devenu solitaire, ou, comme ils disent, infociable &

misantrope, parce que la plus sauvage solitude me paroît préférable à la société des méchans, qui ne se nourrit que de trahisons & de haine.

Forcé de m'abstenir de penser, de peur de penser à mes malheurs malgré moi; forcé de contenir les restes d'une imagination riante, mais languissante, que tant d'angoisses pourroient effaroucher à la fin; forcé de tâcher d'oublier les hommes, qui m'accablent d'ignominie & d'outrages, de peur que l'indignation ne m'aigrît enfin contre eux, je ne puis cependant me concentrer tout entier en moi-même, parce que mon ame expansive cherche, malgré que j'en aie, à étendre ses sentimens & son existence sur d'autres êtres; & je ne puis plus comme autrefois me jeter tête baissée dans ce vaste océan de la nature, parce que mes facultés

affoiblies & relâchées ne trouvent plus d'objets assez déterminés, assez fixes, assez à ma portée, pour s'y attacher fortement, & que je ne me sens plus assez de vigueur pour nager dans le chaos de mes anciennes extases. Mes idées ne sont presque plus que des sensations, & la sphere de mon entendement ne passe pas les objets dont je suis immédiatement entouré.

Fuyant les hommes, cherchant la solitude, n'imaginant plus, pensant encore moins, & cependant doué d'un tempérament vif qui m'éloigne de l'apathie languissante & mélancolique, je commençai de m'occuper de tout ce qui m'entouroit; & par un instinct fort naturel, je donnai la préférence aux objets les plus agréables. Le regne minéral n'a rien en soi d'aimable & d'attrayant; ses ri-

chesses enfermées dans le sein de la terre semblent avoir été éloignées des regards des hommes pour ne pas tenter leur cupidité; elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée, & dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine & le travail au secours de ses miseres; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre, aux risques de sa vie & aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offroit d'elle-même quand il savoit en jouir. Il fuit le soleil & le jour qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant & fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrieres, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclu-

mes, de marteaux, de fumée & de feu succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages haives des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure & des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux & des laboureurs robustes sur sa surface.

Il est aisé, je l'avoue, d'aller ramassant du sable & des pierres, d'en remplir ses poches & son cabinet, & de se donner avec cela les airs d'un naturaliste : mais ceux qui s'attachent & se bornent à ces sortes de collections sont pour l'ordinaire de riches ignorans, qui ne cherchent à cela que le plaisir de l'étalage. Pour profiter dans l'étude des minéraux, il faut être chimiste & physicien ; il faut faire des

expériences pénibles & coûteuses, travailler dans des laboratoires, dépenser beaucoup d'argent & de tems parmi le charbon, les creusets, les fourneaux, les cornues, dans la fumée & les vapeurs étouffantes, toujours au risque de sa vie & souvent aux dépens de sa santé. De tout ce triste & fatigant travail résulte pour l'ordinaire beaucoup moins de savoir que d'orgueil : & où est le plus médiocre chimiste qui ne croie pas avoir pénétré toutes les grandes opérations de la nature, pour avoir trouvé par hasard peut-être quelques petites combinaisons de l'art ?

Le regne animal est plus à notre portée & certainement mérite encore mieux d'être étudié ; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi les difficultés, les embarras, les dégoûts & les peines ? sur-tout pour un foli-

taire qui n'a, ni dans ses jeux, ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne. Comment observer, disséquer, étudier, connoître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupedes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, & qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y soumettre de force? J'aurois donc pour ressource, des escargots, des vers, des mouches, & je passerois ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrois prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverois mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les especes. Pour

les étudier par leurs mœurs, par leurs caracteres, il faudroit avoir des volieres, des viviers, des ménageries; il faudroit les contraindre en quelque maniere que ce pût être, à rester assemblés autour de moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désoffer, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique! Des cadavres puans, de baveuses & livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentiennes! Ce n'est pas là, sur ma parole, que J. J. ira chercher ses amusemens.

Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets,

verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets ! Mon ame morte à tous les grands mouvemens, ne peut plus s'affecter que par des objets sensibles ; je n'ai plus que des sensations, & ce n'est plus que par elles que la peine ou le plaisir peuvent m'atteindre ici-bas. Attiré par les riens objets qui m'entourent, je les confidere, je les contemple, je les compare, j'apprends enfin à les classer, & me voilà tout d'un coup aussi botaniste qu'a besoin de l'être celui qui ne veut étudier la nature que pour trouver sans cesse de nouvelles raisons de l'aimer.

Je ne cherche point à m'instruire : il est trop tard ; d'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie : mais je cherche à me donner des amusemens doux & simples, que je puisse goûter
sans

sans peine, & qui me distraient de mes malheurs. Je n'ai ni dépense à faire, ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports & leurs différences, enfin pour observer l'organisation végétale de maniere à suivre la marche & le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs loix générales, la raison & la fin de leurs structures diverses, & à me livrer aux charmes de l'admiration reconnoissante pour la main qui me fait jouir de tout cela.

Les plantes semblent avoir été semées avec profusion sur la terre, comme les étoiles dans le ciel, pour inviter l'homme, par l'attrait du plaisir & de la curiosité, à l'étude de la

nature : mais les astres sont placés loin de nous ; il faut des connoissances préliminaires, des instrumens, des machines, de bien longues échelles pour les atteindre & les rapprocher à notre portée. Les plantes y sont naturellement : elles naissent sous nos pieds, & dans nos mains pour ainsi dire ; & si la petitesse de leurs parties essentielles les dérobe quelquefois à la simple vue, les instrumens qui les y rendent sont d'un beaucoup plus facile usage que ceux de l'astronomie. La botanique est l'étude d'un oisif & paresseux solitaire : une pointe & une loupe sont tout l'appareil dont il a besoin pour les observer. Il se promène, il erre librement d'un objet à l'autre ; il fait la revue de chaque fleur avec intérêt & curiosité ; & si-tôt qu'il commence à saisir les loix de leur structure, il goûte à les observer

un plaisir sans peine, aussi vif que s'il lui en coûtait beaucoup. Il y a dans cette oiseuse occupation un charme qu'on ne sent que dans le plein calme des passions, mais qui suffit seul alors pour rendre la vie heureuse & douce : mais si-tôt qu'on y mêle un motif d'intérêt ou de vanité, soit pour remplir des places, ou pour faire des livres, si-tôt qu'on ne veut apprendre que pour instruire, qu'on n'herborise que pour devenir auteur, ou professeur, tout ce doux charme s'évanouit, on ne voit plus dans les plantes que des instrumens de nos passions, on ne trouve plus aucun vrai plaisir dans leur étude, on ne veut plus savoir, mais montrer qu'on fait ; & dans les bois on n'est que sur le théâtre du monde, occupé du soin de s'y faire admirer ; ou bien, se bornant à la botanique de cabinet & de

jardin tout au plus, au lieu d'observer les végétaux dans la nature, on ne s'occupe que de systêmes & de méthodes; matiere éternelle de dispute qui ne fait pas connoître une plante de plus, & ne jette aucune véritable lumiere sur l'histoire naturelle & le regne végétal. De là les haines, les jalousies que la concurrence de célébrité excite chez les botanistes auteurs, autant & plus que chez les autres savans. En dénaturant cette aimable étude, ils la transplantent au milieu des villes & des académies, où elle ne dégénere pas moins que les plantes exotiques dans les jardins des curieux.

Des dispositions bien différentes ont fait pour moi de cette étude une espece de passion qui remplit le vide de toutes celles que je n'ai plus. Je gravis les rochers, les montagnes; je

m'enfonce dans les vallons, dans les bois, pour me dérober autant qu'il est possible au souvenir des hommes & aux atteintes des méchans. Il me semble que, sous les ombrages d'une forêt, je suis oublié, libre & paisible, comme si je n'avois plus d'ennemis, ou que le feuillage des bois dût me garantir de leurs atteintes, comme il les éloigne de mon souvenir; & je m'imagine dans ma bêtise, qu'en ne pensant point à eux, ils ne penseront point à moi. Je trouve une si grande douceur dans cette illusion, que je m'y livrerois tout entier, si ma situation, ma foiblesse & mes besoins me le permettoient. Plus la solitude où je vis alors est profonde, plus il faut que quelque objet en remplisse le vide; & ceux que mon imagination me refuse ou que ma mémoire repousse sont suppléés par les productions sponta-

nées que la terre non forcée par les hommes offre à mes yeux de toutes parts. Le plaisir d'aller dans un désert chercher de nouvelles plantes, couvre celui d'échapper à mes persécuteurs; & parvenu dans des lieux où je ne vois nulles traces d'hommes, je respire plus à mon aise comme dans un asyle où leur haine ne me poursuit plus.

Je me rappellerai toute ma vie une herborisation que je fis un jour du côté de la Robaila, montagne du justicier *Clerc*. J'étois seul, je m'enfonçai dans les anfractuosités de la montagne, & de bois en bois, de roche en roche, je parvins à un réduit si caché que je n'ai vu de ma vie un aspect plus sauvage. De noirs sapins, entre-mêlés de hêtres prodigieux, dont plusieurs tombés de vieillesse & entrelacés les uns dans les autres, fermoient ce ré-

duit de barrières impénétrables, quelques intervalles que laissoit cette sombre enceinte n'offroient au-delà que des roches coupées à pic & d'horribles précipices que je n'osois regarder qu'en me couchant sur le ventre. Le duc, la chevêche & l'orfraie faisoient entendre leurs cris dans les fentes de la montagne; quelques petits oiseaux rares, mais familiers, tempéroient cependant l'horreur de cette solitude: là je trouvai la dentaire, *heptaphyllos*, le *cyclamen*, le *nidus avis*, le grand *laferpitium*, & quelques autres plantes qui me charmerent & m'amuserent long-tems: mais insensiblement dominé par la forte impression des objets, j'oubliai la botanique & les plantes, je m'assis sur des oreillers de *lycopodium* & de mousses, & je me mis à rêver plus à mon aise, en pensant que j'étois là dans un refuge ignoré

de tout l'univers, où les persécuteurs ne me déterreroient pas. Un mouvement d'orgueil se mêla bientôt à cette rêverie. Je me comparois à ces grands voyageurs qui découvrent une isle déserte, & je me disois avec complaisance, sans doute je suis le premier mortel qui ait pénétré jusqu'ici. Je me regardois presque comme un autre Colomb. Tandis que je me pavanois dans cette idée, j'entendis peu loin de moi un certain cliquetis que je crus reconnoître; j'écoute: le même bruit se répète & se multiplie. Surpris & curieux, je me leve, je perce à travers un fourré de broussailles du côté d'où venoit le bruit, & dans une combe à vingt pas du lieu même où je croyois être parvenu le premier, j'apperçois une manufacture de bas.

Je ne saurois exprimer l'agitation

confuse & contradictoire que je sentis dans mon cœur à cette découverte. Mon premier mouvement fut un sentiment de joie de me retrouver parmi des humains où je m'étois cru totalement seul: mais ce mouvement plus rapide que l'éclair, fit bientôt place à un sentiment douloureux plus durable, comme ne pouvant, dans les antres même des Alpes, échapper aux cruelles mains des hommes acharnés à me tourmenter; car j'étois bien sûr qu'il n'y avoit peut-être pas deux hommes dans cette fabrique, qui ne fussent initiés dans le complot dont le prédicant M*** s'étoit fait le chef, & qui tiroit de plus loin ses premiers mobiles. Je me hâtai d'écarter cette triste idée, & je finis par rire en moi-même, & de ma vanité puérile, & de la maniere comique dont j'en avois été puni.

Mais en effet, qui jamais eût dû s'attendre à trouver une manufacture dans un précipice ! Il n'y a que la Suisse au monde, qui présente ce mélange de la nature sauvage & de l'industrie humaine. La Suisse entière n'est, pour ainsi dire, qu'une grande ville dont les rues larges & longues plus que celle de S. Antoine, sont semées de forêts coupées de montagnes, & dont les maisons éparfes & isolées ne communiquent entr'elles que par des jardins anglois. Je me rappelai à ce sujet une autre herborifation que *Du Peyrou*, *Descherny*, le colonel *Pury*, le justicier *Clerc* & moi avions faite, il y avoit quelque tems, sur la montagne de *Chafferon*, du sommet de laquelle on découvre sept lacs. On nous dit qu'il n'y avoit qu'une seule maison sur cette montagne; & nous n'eussions sûrement pas deviné la profession de

celui qui l'habitoit, si l'on n'eût ajouté que c'étoit un libraire, & qui même faisoit fort bien ses affaires dans le pays. (*) Il me semble qu'un seul fait de cette espece fait mieux connoître la Suisse que toutes les descriptions des voyageurs.

En voici un autre de même nature, ou à peu près, qui ne fait pas moins connoître un peuple fort différent. Durant mon séjour à Grenoble je faisois souvent de petites herborifations hors la ville avec le sieur *Bovier*, avocat de ce pays - là ; non pas qu'il aimât ni fût la botanique, mais parce que s'étant fait mon garde de la manche, il se faisoit, autant que la chose étoit possible, une loi de ne pas me

(*) C'est sans doute la ressemblance des noms qui a entraîné M. Rousseau à appliquer l'anecdote du libraire à *Chafferon*, au lieu de *Chafferal*, autre montagne très-élevée sur les frontieres de la principauté de Neuchatel.

quitter d'un pas. Un jour nous nous promenions le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs ; j'eus la curiosité d'en goûter, & leur trouvant une petite acidité très-agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir ; le sieur *Bovier* se tenoit à côté de moi sans m'imiter & sans rien dire. Un de ses amis survint, qui me voyant picorer ces grains, me dit : eh ! monsieur, que faites-vous là ? ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? Ce fruit empoisonne, m'écriai-je tout surpris ! Sans doute, reprit-il ; & tout le monde fait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. Je regardois le sieur *Bovier*, & je lui dis, pourquoi donc ne m'avertifiez-vous pas ? Ah ! monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osois pas prendre cette liberté. Je me mis

à rire de cette humilité dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étois persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle, agréable au goût, ne peut être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée : mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très-bien, dormis mieux, & me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille quinze ou vingt grains de ce terrible *hippophæe*, qui empoisonne à très-petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si plaisante, que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singulière discrétion de M. l'avocat *Bovier*.

Toutes mes courses de botanique, les diverses impressions du local des

222 LES REVERIES.

objets qui m'ont frappé, les idées qu'il m'a fait naître, les incidens qui s'y font mêlés, tout cela m'a laissé des impressions qui se renouvellent par l'aspect des plantes herborisées dans ces mêmes lieux. Je ne reverrai plus ces beaux payfages, ces forêts, ces lacs, ces bosquets, ces rochers, ces montagnes, dont l'aspect a toujours touché mon cœur : mais maintenant que je ne peux plus courir ces heureuses contrées, je n'ai qu'à ouvrir mon herbier, & bientôt il m'y transporte. Les fragmens des plantes que j'y ai cueillies suffisent pour me rappeler tout ce magnifique spectacle. Cet herbier est pour moi un journal d'herborisations, qui me les fait recommencer avec un nouveau charme, & produit l'effet d'un optique qui les peindroit derechef à mes yeux.

C'est la chaîne des idées accessoires

VII^{me}. PROMENADE. 223

qui m'attache à la botanique. Elle rassemble & rappelle à mon imagination toutes les idées qui la flattent davantage : les prés, les eaux, les bois, la solitude, la paix sur-tout, & le repos qu'on trouve au milieu de tout cela, sont retracés par elle incessamment à ma mémoire. Elle me fait oublier les persécutions des hommes, leur haine, leur mépris, leurs outrages, & tous les maux dont ils ont payé mon tendre & sincère attachement pour eux. Elle me transporte dans des habitations paisibles, au milieu de gens simples & bons, tels que ceux avec qui j'ai vécu jadis. Elle me rappelle & mon jeune âge & mes innocens plaisirs ; elle m'en fait jouir derechef, & me rend heureux bien souvent encore, au milieu du plus triste sort qu'ait subi jamais un mortel.

*

HUITIEME PROMENADE.

EN méditant sur les dispositions de mon ame dans toutes les situations de ma vie, je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée, & les sentimens habituels de bien ou mal-être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presque aucun souvenir agréable de la maniere intime & permanente dont elles m'ont affecté; & au contraire, dans toutes les miseres de ma vie, je me sentois constamment rempli de sentimens tendres, touchans, délicieux, qui versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, sembloient en convertir la douleur en volupté, & dont l'aimable souvenir

me

VIII^me. PROMENADE. 225
me revient seul, dégagé de celui des maux que j'éprouvois en même tems. Il me semble que j'ai plus goûté la douceur de l'existence, que j'ai réellement plus vécu, quand mes sentimens resserrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'alloient point s'évaporant au-dehors, sur tous les objets de l'estime des hommes qui en méritent si peu par eux-mêmes, & qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux.

Quand tout étoit dans l'ordre autour de moi, quand j'étois content de tout ce qui m'entouroit & de la sphere dans laquelle j'avois à vivre, je la remplissois de mes affections. Mon ame expansive s'étendoit sur d'autres objets; & toujours attiré loin de moi par des goûts de mille especes, par des attachemens aimables qui sans cesse occupoient mon cœur, je m'ou-

226 LES REVERIES.

blois en quelque façon moi-même, j'étois tout entier à ce qui m'étoit étranger, & j'éprouvois, dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissoit ni paix au-dedans, ni repos au-dehors. Heureux en apparence, je n'avois pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, & dans lequel je pusse vraiment me complaire. Jamais je n'étois parfaitement content ni d'autrui ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissoit, la solitude m'ennuyoit, j'avois sans cesse besoin de changer de place, & je n'étois bien nulle part. J'étois fêté pourtant, bien reçu, caressé par-tout; je n'avois pas un ennemi, pas un malveillant, pas un envieux; comme on ne cherchoit qu'à m'obliger, j'avois souvent le plaisir d'obliger moi-même beaucoup de

VIII^{me}. PROMENADE. 227

monde; & sans bien, sans emploi, sans auteurs, sans grands talens bien développés ni bien connus, je jouissois des avantages attachés à tout cela, & je ne voyois personne dans aucun état, dont le sort me parût préférable au mien. Que me manquoit-il donc pour être heureux? Je l'ignore; mais je sais que je ne l'étois pas. Que me manque-t-il aujourd'hui pour être le plus infortuné des mortels? Rien de tout ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Hé bien! dans cet état déplorable, je ne changerois pas encore d'être & de destinée contre le plus fortuné d'entr'eux; & j'aime encore mieux être moi dans toute ma misère, que d'être aucun de ces gens-là dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même,

quoique je rumine, pour ainsi dire, à vide, & que mon imagination tarie & mes idées éteintes ne fournissent plus d'alimens à mon cœur. Mon ame offusquée, obstruée par mes organes, s'affaïsse de jour en jour, & sous le poids de ces lourdes masses n'a plus assez de vigueur pour s'élaner, comme autrefois, hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes, que nous force l'adversité; & c'est peut-être là ce qui la rend le plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi, qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma foiblesse, & je me console; car jamais mal prémédité n'approcha de mon cœur.

Cependant, à moins d'être stupide, comment contempler un moment ma situation, sans la voir aussi horrible

qu'ils l'ont rendue, & sans périr de douleur & de désespoir? Loin de cela, moi le plus sensible des êtres, je la contemple & ne m'en émeus pas; & sans combats, sans efforts sur moi-même, je me vois presque avec indifférence dans un état dont nul autre homme peut-être ne supporteroit l'aspect sans effroi.

Comment en suis-je venu là? car j'étois bien loin de cette disposition paisible au premier soupçon du complot dont j'étois enlacé depuis long-tems sans m'en être aucunement aperçu. Cette découverte nouvelle me bouleversa. L'infamie & la trahison me surprirent au dépourvu. Quelle ame honnête est préparée à de tels genres de peines? Il faudroit les mériter pour les prévoir. Je tombai dans tous les pièges qu'on creusa sous mes pas. L'indignation, la fureur, le dé-

lire s'emparèrent de moi : je perdis la tramontane. Ma tête se bouleversa ; & dans les ténèbres horribles où l'on n'a cessé de me tenir plongé , je n'aperçus plus ni lueur pour me conduire, ni appui, ni prise où je pusse me tenir ferme & résister au désespoir qui m'entraînoit.

Comment vivre heureux & tranquille dans cet état affreux ? J'y suis pourtant encore & plus enfoncé que jamais , & j'y ai trouvé le calme & la paix , & j'y vis heureux & tranquille , & j'y ris des incroyables tourmens que mes persécuteurs se donnent sans cesse , tandis que je reste en paix, occupé de fleurs, d'étamines & d'enfantillages , & que je ne songe pas même à eux.

Comment s'est fait ce passage ? Naturellement , insensiblement , & sans peine. La première surprise fut épou-

vantable. Moi , qui me sentoais digne d'amour & d'estime ; moi , qui me croyois honoré , chéri comme je méritois de l'être , je me vis travesti tout d'un coup en un monstre affreux tel qu'il n'en exista jamais. Je vois toute une génération se précipiter toute entière dans cette étrange opinion , sans explication , sans doute , sans honte , & sans que je puisse parvenir à savoir jamais la cause de cette étrange révolution. Je me débattis avec violence & ne fis que mieux m'enlacer. Je voulus forcer mes persécuteurs à s'expliquer avec moi ; ils n'avoient garde. Après m'être long - tems tourmenté sans succès , il fallut bien prendre haleine. Cependant j'espérois toujours , je me disois : un aveuglement si stupide , une si absurde prévention ne sauroit gagner tout le genre humain. Il y a des hommes de sens qui ne par-

tagent pas le délire ; il y a des âmes justes qui détestent la fourberie & les traîtres. Cherchons , je trouverai peut-être enfin un homme ; si je le trouve , ils sont confondus. J'ai cherché vainement ; je ne l'ai point trouvé. La ligue est universelle , sans exception , sans retour , & je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription , sans jamais en pénétrer le mystère.

C'est dans cet état déplorable qu'après de longues angoisses , au lieu du désespoir qui sembloit devoir être enfin mon partage , j'ai retrouvé la sérénité , la tranquillité , la paix , le bonheur même , puisque chaque jour de ma vie me rappelle avec plaisir celui de la veille , & que je n'en desire point d'autre pour le lendemain.

D'où vient cette différence ? D'une seule chose ; c'est que j'ai appris à porter le joug de la nécessité sans

murmure ; c'est que je m'efforçois de tenir encore à mille choses , & que toutes ces prises m'ayant successivement échappé , réduit à moi seul , j'ai repris enfin mon assiette. Pressé de tous côtés , je demeure en équilibre , parce que je ne m'attache plus à rien , je ne m'appuie que sur moi.

Quand je m'élevois avec tant d'ardeur contre l'opinion , je portois encore son joug , sans que je m'en aperçusse. On veut être estimé des gens qu'on estime ; & tant que je pus juger avantageusement des hommes , ou du moins de quelques hommes , les jugemens qu'ils portoient de moi ne pouvoient m'être indifférens. Je voyois que souvent les jugemens du public sont équitables ; mais je ne voyois pas que cette équité même étoit l'effet du hasard , que les règles sur lesquelles les hommes fondent leurs

opinions ne font tirées que de leurs passions ou de leurs préjugés qui en font l'ouvrage, & que lors même qu'ils jugent bien, souvent encore ces bons jugemens naissent d'un mauvais principe, comme lorsqu'ils feignent d'honorer en quelque succès le mérite d'un homme, non par esprit de justice, mais pour se donner un air impartial, en calomniant tout à leur aise le même homme sur d'autres points.

Mais quand, après de si longues & vaines recherches, je les vis tous rester sans exception dans le plus inique & absurde système que l'esprit infernal pût inventer; quand je vis qu'à mon égard la raison étoit bannie de toutes les têtes, & l'équité de tous les cœurs; quand je vis une génération frénétique se livrer toute entière à l'aveugle fureur de ses guides contre un infortuné qui jamais ne fit, ne voulut, ne rendit de mal à

personne; quand, après avoir vainement cherché un homme, il fallut éteindre enfin ma lanterne, & m'écrier, il n'y en a plus: alors je commençai à me voir seul sur la terre, & je compris que mes contemporains n'étoient, par rapport à moi, que des êtres mécaniques qui n'agissoient que par impulsion, & dont je ne pouvois calculer l'action que par les loix du mouvement. Quelque intention, quelque passion que j'eusse pu supposer dans leurs ames, elles n'auroient jamais expliqué leur conduite à mon égard d'une façon que je pusse entendre. C'est ainsi que leurs dispositions intérieures cessent d'être quelque chose pour moi. Je ne vis plus en eux que des masses différemment mues, dépourvues à mon égard de toute moralité.

Dans tous les maux qui nous arrivent, nous regardons plus à l'intention

qu'à l'effet. Une tuile qui tombe d'un toit peut nous blesser davantage, mais ne nous navre pas tant qu'une pierre lancée à dessein par une main malveillante. Le coup porte à faux quelquefois; mais l'intention ne manque jamais son atteinte. La douleur matérielle est ce qu'on sent le moins dans les atteintes de la fortune; & quand les infortunés ne savent à qui s'en prendre de leurs malheurs, ils s'en prennent à la destinée qu'ils personnifient, & à laquelle ils prêtent des yeux & une intelligence pour les tourmenter à dessein. C'est ainsi qu'un joueur dépité par ses pertes, se met en fureur sans savoir contre qui. Il imagine un sort qui s'acharne à dessein contre lui pour le tourmenter; & trouvant un aliment à sa colère, il s'anime & s'enflamme contre l'ennemi qu'il s'est créé. L'homme sage, qui ne voit dans tous les mal-

heurs qui lui arrivent que les coups de l'aveugle nécessité, n'a point ces agitations insensées; il crie dans sa douleur, mais sans emportement, sans colère; il ne sent du mal dont il est la proie, que l'atteinte matérielle; & les coups qu'il reçoit ont beau blesser sa personne, pas un n'arrive jusqu'à son cœur.

C'est beaucoup que d'en être venu là, mais ce n'est pas tout. Si l'on s'arrête, c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine. Car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers; elle est en nous-mêmes, & c'est là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdités dans toutes les explications que je cherchois à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes, les instrumens,

les moyens de tout cela m'étant inconnus & inexplicables, devoient être nuls pour moi; que je devois regarder tous les détails de ma destinée comme autant d'actes d'une pure fatalité, où je ne devois supposer ni direction, ni intention, ni cause morale; qu'il falloit m'y soumettre sans raisonner & sans regimber, parce que cela étoit inutile; que tout ce que j'avois à faire encore sur la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif, je ne devois point user, à résister inutilement à ma destinée, la force qui me restoit pour la supporter. Voilà ce que je me disois; ma raison, mon cœur y acquiesçoient, & néanmoins je sentoient ce cœur murmurer encore. D'où venoit ce murmure? Je le cherchai, je le trouvai; il venoit de l'amour-propre qui, après s'être indigné contre les hommes, se soulevoit encore contre la raison.

Cette découverte n'étoit pas si facile à faire qu'on pourroit croire; car un innocent persécuté prend longtemps pour un pur amour de la justice l'orgueil de son petit individu. Mais aussi la véritable source une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. L'estime de soi-même est le plus grand mobile des âmes fieres: l'amour-propre, fertile en illusions, se déguise & se fait prendre pour cette estime; mais quand la fraude enfin se découvre, & que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès-lors il n'est plus à craindre; & quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjuge au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre. Mais cette passion factice s'étoit exaltée en moi dans le monde, & sur-tout quand je fus auteur; j'en avois peut-être encore moins

qu'un autre, mais j'en avois prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes ; il commença par se révolter contre l'injustice, mais il a fini par la dédaigner : en se repliant sur mon ame, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences, il s'est contenté que je fusse bon pour moi ; alors redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, & m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès-lors j'ai retrouvé la paix de l'ame, & presque la félicité ; car dans quelque situation qu'on se trouve, ce n'est que par lui qu'on est constamment malheureux. Quand il se tait, & que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter. Elle les

anéantit

anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne font rien pour celui qui n'y pense pas. Les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne font rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure, que le mal même & non pas l'intention ; pour celui dont la place ne dépend pas dans sa propre estime de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauroient changer mon être ; & malgré leur puissance, & malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle. La

barrière qu'ils ont mise entr'eux & moi m'ôte toute ressource de subsistance & d'assistance dans ma vieillesse & mes besoins. Elle me rend l'argent même inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires; il n'y a plus ni commerce ni secours réciproque, ni correspondance entre eux & moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi seul pour ressource, & cette ressource est bien faible à mon âge & dans l'état où je suis. Ces maux sont grands; mais ils ont perdu sur moi toute leur force, depuis que j'ai su les supporter sans m'en irriter. Les points où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares. La prévoyance & l'imagination les multiplient, & c'est par cette continuité de sentimens qu'on s'inquiète & qu'on se rend malheureux. Pour moi, j'ai beau savoir que je souffrirai demain; il me

suffit de ne pas souffrir aujourd'hui, pour être tranquille. Je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, & cela le réduit à très-peu de chose. Seul, malade & délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid & de faim, sans que personne s'en mette en peine; mais qu'importe, si je ne m'en mets pas en peine moi-même, & si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin, quel qu'il soit? N'est-ce rien, sur-tout à mon âge, que d'avoir appris à voir la vie & la mort, la maladie & la santé, la richesse & la misère, la gloire & la diffamation, avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiètent de tout, moi je ne m'inquiète de rien; quoi qu'il puisse arriver, tout m'est indifférent, & cette indifférence n'est pas l'ouvrage de ma

244 LES REVERIES.
sageffe, elle est celui de mes ennemis, & devient une compensation des maux qu'ils me font. En me rendant infensible à l'adversité, ils m'ont fait plus de bien que s'ils m'eussent épargné ses atteintes. En ne l'éprouvant pas, je pouvois toujours la craindre, au lieu qu'en la subjuguant, je ne la crains plus.

Cette disposition me livre, au milieu des traverses de ma vie, à l'incurie de mon naturel, presque aussi pleinement que si je vivois dans la plus complete prospérité. Hors les courts momens où je suis rappelé par la présence des objets aux plus douloureuses inquiétudes, tout le reste du tems, livré par mes penchans aux affections qui m'attirent, mon cœur se nourrit encore des sentimens pour lesquels il étoit né, & j'en jouis avec les êtres imaginaires qui les produi-

VIII^{me}. PROMENADE. 245
sent & qui les partagent, comme si ces êtres existoient réellement. Ils existent pour moi qui les ai créés, & je ne crains ni qu'ils me trahissent ni qu'ils m'abandonnent. Ils dureront autant que mes malheurs même, & suffiront pour me les faire oublier.

Tout me ramene à la vie heureuse & douce pour laquelle j'étois né; je passe les trois quarts de ma vie, ou occupé d'objets instructifs & même agréables, auxquels je livre avec délices mon esprit & mes sens; ou avec les enfans de mes fantaisies, que j'ai créés selon mon cœur, & dont le commerce en nourrit les sentimens; ou avec moi seul, content de moi-même & déjà plein du bonheur que je sens m'être dû. En tout ceci l'amour de moi-même fait toute l'œuvre, l'amour-propre n'y entre pour rien. Il n'en est pas ainsi des tristes momens

que je passe encore au milieu des hommes, jouet de leurs caresses traîtresses, de leurs complimens ampoulés & dérisoires, de leur mielleuse malignité. De quelque façon que je m'y suis pu prendre, l'amour-propre alors fait son jeu. La haine & l'animosité que je vois dans leurs cœurs à travers cette grossière enveloppe, déchirent le mien de douleur; & l'idée d'être ainsi sottement pris pour dupe ajoute encore à cette douleur un dépit très-puérile, fruit d'un sot amour-propre dont je sens toute la bêtise, mais que je ne puis subjuguier. Les efforts que j'ai faits pour m'aguerrir à ces regards insultans & moqueurs, sont incroyables. Cent fois j'ai passé par les promenades publiques & par les lieux les plus fréquentés, dans l'unique dessein de m'exercer à ces cruelles luttes. Non-seulement je n'y ai pu parvenir, mais

je n'ai même rien avancé, & tous mes pénibles mais vains efforts m'ont laissé tout aussi facile à troubler, à navrer & à indigner qu'auparavant.

Dominé par mes sens, quoi que je puisse faire, je n'ai jamais su résister à leurs impressions; & tant que l'objet agit sur eux, mon cœur ne cesse d'en être affecté: mais ces affections passageres ne durent qu'autant que la sensation qui les cause. La présence de l'homme haineux m'affecte violemment; mais si-tôt qu'il disparoît, l'impression cesse; à l'instant que je ne le vois plus, je n'y pense plus. J'ai beau savoir qu'il va s'occuper de moi, je ne saurais m'occuper de lui. Le mal que je ne sens point actuellement ne m'affecte en aucune sorte; le persécuteur que je ne vois point est nul pour moi. Je sens l'avantage que cette position donne à ceux qui disposent de ma des-

tinée. Qu'ils en disposent donc tout à leur aise. J'aime encore mieux qu'ils me tourmentent sans résistance, que d'être forcé de penser à eux pour me garantir de leurs coups.

Cette action de mes sens sur mon cœur fait le seul tourment de ma vie. Dans les lieux où je ne vois personne, je ne pense plus à ma destinée; je ne la sens plus, je ne souffre plus; je suis heureux & content sans diversion, sans obstacle: mais j'échappe rarement à quelque atteinte sensible; & lorsque j'y pense le moins, un geste, un regard sinistre que j'apperçois, un mot envenimé que j'entends, un malveillant que je rencontre suffit pour me bouleverser. Tout ce que je puis faire en pareil cas est d'oublier bien vite & de fuir. Le trouble de mon cœur disparoît avec l'objet qui l'a causé, & je rentre dans le calme aussi-tôt que

je suis seul; ou si quelque chose m'inquiete, c'est la crainte de rencontrer sur mon passage quelque nouveau sujet de douleur. C'est là ma seule peine; mais elle suffit pour altérer mon bonheur. Je loge au milieu de Paris. En sortant de chez moi, je soupire après la campagne & la solitude; mais il faut l'aller chercher si loin, qu'avant de pouvoir respirer à mon aise, je trouve en mon chemin mille objets qui me ferment le cœur; & la moitié de la journée se passe en angoisses, avant que j'aie atteint l'asyle que je vais chercher. Heureux du moins, quand on me laisse achever ma route! Le moment où j'échappe au cortège des méchans est délicieux; & si-tôt que je me vois sous les arbres, au milieu de la verdure, je crois me voir dans le paradis terrestre, & je goûte un plaisir interne aussi vif que si

j'étois le plus heureux des mortels.

Je me souviens parfaitement que , durant mes courtes prospérités , ces mêmes promenades solitaires qui me font aujourd'hui si délicieuses , m'étoient insipides & ennuyeuses. Quand j'étois chez quelqu'un à la campagne , le besoin de faire de l'exercice & de respirer le grand air , me faisoit souvent sortir seul ; & m'échappant comme un voleur , je m'allois promener dans le parc ou dans la campagne. Mais loin d'y trouver le calme heureux que j'y goûte aujourd'hui , j'y portois l'agitation des vaines idées qui m'avoient occupé dans le salon ; le souvenir de la compagnie que j'y avois laissée m'y suivoit. Dans la solitude , les vapeurs de l'amour - propre & le tumulte du monde ternissoient à mes yeux la fraîcheur des bosquets , & troubloient la paix de la retraite. J'avois beau fuir

au fond des bois ; une foule importune m'y suivoit par-tout , & voiloit pour moi toute la nature. Ce n'est qu'après m'être détaché des passions sociales & de leur triste cortège , que je l'ai retrouvée avec tous ses charmes.

Convaincu de l'impossibilité de contenir ces premiers mouvemens involontaires , j'ai cessé tous mes efforts pour cela. Je laisse à chaque atteinte mon sang s'allumer , la colere & l'indignation s'emparer de mes sens ; je cede à la nature cette premiere explosion que toutes mes forces ne pourroient arrêter ni suspendre. Je tâche seulement d'en arrêter les suites avant qu'elle ait produit aucun effet. Les yeux étincelans , le feu du visage , le tremblement des membres , les suffocantes palpitations , tout cela tient au seul physique , & le raisonnement n'y peut rien. Mais après avoir laissé faire

au naturel sa première explosion, l'on peut redevenir son propre maître, en reprenant peu à peu ses sens; c'est ce que j'ai tâché de faire long-tems sans succès, mais enfin plus heureusement; & cessant d'employer ma force en vaine résistance, j'attends le moment de vaincre en laissant agir ma raison; car elle ne me parle que quand elle peut se faire écouter. Eh, que dis-je, hélas! ma raison? J'aurois grand tort encore de lui faire l'honneur de ce triomphe, car elle n'y a gueres de part; tout vient également d'un tempérament versatile qu'un vent impétueux agite, mais qui rentre dans le calme à l'instant que le vent ne souffle plus; c'est mon naturel ardent qui m'agite, c'est mon naturel indolent qui m'appaise. Je cede à toutes les impulsions présentes, tout choc me donne un mouvement vif & court; si-tôt qu'il n'y a plus de choc,

le mouvement cesse, rien de communiqué ne peut se prolonger en moi. Tous les événemens de la fortune, toutes les machines des hommes ont peu de prise sur un homme ainsi constitué. Pour m'affecter de peines durables, il faudroit que l'impression se renouvelât à chaque instant; car les intervalles, quelque courts qu'ils soient, suffissent pour me rendre à moi-même. Je suis ce qu'il plaît aux hommes tant qu'ils peuvent agir sur mes sens: mais au premier instant de relâche, je redeviens ce que la nature a voulu; c'est là, quoi qu'on puisse faire, mon état le plus constant, & celui par lequel, en dépit de la destinée, je goûte un bonheur pour lequel je me sens constitué. J'ai décrit cet état dans une de mes rêveries; il me convient si bien que je ne desire autre chose que sa durée, & ne crains que de le voir troubler.

Le mal que m'ont fait les hommes ne me touche en aucune sorte : la crainte seule de celui qu'ils peuvent me faire encore est capable de m'agiter ; mais certain qu'ils n'ont plus de nouvelle prise par laquelle ils puissent m'affecter d'un sentiment permanent, je me ris de toutes leurs trames, & je jouis de moi-même en dépit d'eux.

NEUVIEME PROMENADE.

LE bonheur est un état permanent qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuel qui ne permet à rien d'y prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons nous-mêmes, & nul ne peut s'assurer qu'il aimera demain ce qu'il aime aujourd'hui. Ainsi tous nos pro-

jets de félicité pour cette vie sont des chimères. Profitons du contentement d'esprit quand il vient, gardons-nous de l'éloigner par notre faute ; mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets là sont de pures folies. J'ai peu vu d'hommes heureux, peut-être point : mais j'ai souvent vu des cœurs contents ; & de tous les objets qui m'ont frappé, c'est celui qui m'a le plus contenté moi-même. Je crois que c'est une suite naturelle du pouvoir des sensations sur mes sentimens internes. Le bonheur n'a point d'enseigne extérieure ; pour le connoître il faudroit lire dans le cœur de l'homme heureux : mais le contentement se lit dans les yeux, dans le maintien, dans l'accent, dans la démarche, & semble se communiquer à celui qui l'apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer

à la joie un jour de fête, & tous les cœurs s'épanouir aux rayons expansifs du plaisir qui passe rapidement, mais vivement, à travers les nuages de la vie?

Il y a trois jours que M. P. vint avec un empressement extraordinaire me montrer l'éloge de Madame Geoffrin par M. D. La lecture fut précédée de longs & grands éclats de rire sur le ridicule néologisme de cette piece, & sur les badins jeux de mots dont il la disoit remplie. Il commença de lire en riant toujours. Je l'écoutois d'un sérieux qui le calma; & voyant que je ne l'imitois point, il cessa enfin de rire. L'article le plus long & le plus recherché de cette piece rouloit sur le plaisir que prenoit Madame Geoffrin à voir les enfans & à les faire causer. L'auteur tiroit avec raison, de cette disposition, une preuve de bon naturel.

rel. Mais il ne s'arrêtoit pas là, & il accusoit décidément de mauvais naturel & de méchanceté tous ceux qui n'avoient pas le même goût, au point de dire que si l'on interrogeoit là-dessus ceux qu'on mene au gibet ou à la roue, tous conviendroient qu'ils n'avoient pas aimé les enfans. Ces assertions faisoient un effet singulier dans la place où elles étoient. Supposant tout cela vrai, étoit-ce là l'occasion de le dire, & falloit-il fouiller l'éloge d'une femme estimable des images de supplices & de malfaiteurs? Je compris aisément le motif de cette affectation vilaine; & quand M. P. eut fini de lire, en relevant ce qui m'avoit paru bien dans l'éloge, j'ajoutai que l'auteur en l'écrivant, avoit dans le cœur moins d'amitié que de haine.

Le lendemain, le tems étant assez beau, quoique froid, j'allai faire une

course jusqu'à l'Ecole militaire, comptant d'y trouver des mouffes en pleine fleur; en allant je révois sur la visite de la veille & sur l'écrit de M. D. où je pensois bien que le placage épistodique n'avoit pas été mis sans dessein; & la seule affectation de m'apporter cette brochure, à moi, à qui l'on cache tout, m'apprenoit assez quel en étoit l'objet. J'avois mis mes enfans aux Enfans trouvés. C'en étoit assez pour m'avoir travesti en pere dénaturé; & de là, en étendant & caressant cette idée, on avoit peu à peu tiré la conséquence évidente que je haïssois les enfans. En suivant par la pensée la chaîne de ces gradations, j'admirois avec quel art l'industrie humaine fait changer les choses du blanc au noir; car je ne crois pas que jamais homme ait plus aimé que moi à voir de petits bambins folâtrer & jouer ensemble; & souvent dans la

rue & aux promenades je m'arrête à regarder leur espièglerie & leurs petits jeux, avec un intérêt que je ne vois partager à personne. Le jour même où vint M. P. une heure avant sa visite, j'avois eu celle des deux petits du Souffoi, les plus jeunes enfans de mon hôte, dont l'ainé peut avoir sept ans. Ils étoient venus m'embrasser de si bon cœur, & je leur avois rendu si tendrement leurs caresses, que malgré la disparité des âges, ils avoient paru se plaire avec moi sincèrement; & pour moi, j'étois transporté d'aïsc de voir que ma vieille figure ne les avoit pas rebutés; le cadet même paroïssoit venir à moi si volontiers que, plus enfant qu'eux, je me sentoïis attacher à lui déjà par préférence, & je le vis partir avec autant de regret que s'il m'eût appartenu.

Je comprends que le reproche d'a-

voir mis mes enfans aux Enfans trouvés a facilement dégénéré, avec un peu de tournure, en celui d'être un pere dénaturé & de haïr les enfans. Cependant il est sûr que c'est la crainte d'une destinée pour eux mille fois pire, & presque inévitable par toute autre voie, qui m'a le plus déterminé dans cette démarche. Plus indifférent sur ce qu'ils deviendroient, & hors d'état de les élever moi-même, il auroit fallu dans ma situation, les laisser élever par leur mere qui les auroit gâtés, & par sa famille qui en auroit fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. Ce que Mahomet fit de Seïde, n'est rien auprès de ce qu'on auroit fait d'eux à mon égard; & les pièges qu'on m'a tendus là-dessus dans la suite, me confirment assez que le projet en avoit été formé. A la vérité, j'étois bien éloigné de prévoir alors ces trames

atroces; mais je savois que l'éducation pour eux la moins périlleuse étoit celle des Enfans trouvés, & je les y mis. Je le ferois encore, avec bien moins de doute aussi, si la chose étoit à faire; & je fais bien que nul pere n'est plus tendre que je l'aurois été pour eux, pour peu que l'habitude eût aidé la nature.

Si j'ai fait quelque progrès dans la connoissance du cœur humain, c'est le plaisir que j'avois à voir & observer les enfans, qui m'a valu cette connoissance. Ce même plaisir dans ma jeunesse y a mis une espece d'obstacle; car je jouois avec les enfans si gaïement & de si bon cœur, que je ne songeois gueres à les étudier. Mais quand en vieillissant j'ai vu que ma figure caduque les inquiétoit, je me suis abstenu de les importuner; j'ai mieux aimé me priver d'un plaisir que de

troubler leur joie ; & content alors de me satisfaire en regardant leurs jeux & tous leurs petits maneges, j'ai trouvé le dédommagement de mon sacrifice dans les lumieres que ces observations m'ont fait acquérir sur les premiers & vrais mouvemens de la nature, auxquels tous nos savans ne connoissent rien. J'ai consigné dans mes écrits la preuve que je m'étois occupé de cette recherche trop soigneusement pour ne l'avoir pas faite avec plaisir, & ce seroit assurément la chose du monde la plus incroyable que l'Héloïse & l'Emile fussent l'ouvrage d'un homme qui n'aimoit pas les enfans.

Je n'eus jamais ni présence d'esprit ni facilité de parler ; mais depuis mes malheurs ma langue & ma tête se font de plus en plus embarrassées. L'idée & le mot propre m'échappent également, & rien n'exige un meilleur dis-

cernement & un choix d'expressions plus juste que les propos qu'on tient aux enfans. Ce qui augmente encore en moi cet embarras, est l'attention des écoutans, les interprétations & le poids qu'ils donnent à tout ce qui part d'un homme qui, ayant écrit exprès pour les enfans, est supposé ne devoir leur parler que par oracles. Cette gêne extrême & l'inaptitude que je me sens me trouble, me déconcerte ; & je serois bien plus à mon aise devant un monarque d'Asie que devant un bambin qu'il faut faire babiller.

Un autre inconvénient me tient maintenant plus éloigné d'eux, & depuis mes malheurs je les vois toujours avec le même plaisir, mais je n'ai plus avec eux la même familiarité. Les enfans n'aiment pas la vieillesse. L'aspect de la nature défailante est hideux à leurs yeux. Leur répugnance que j'apperçois

me navre, & j'aime mieux m'abstenir de les caresser que de leur donner de la gêne & du dégoût. Ce motif qui n'agit que sur les âmes vraiment aimantes, est nul pour tous nos docteurs & doctresses. Madame Geoffrin s'embarrassoit fort peu que les enfans eussent du plaisir avec elle, pourvu qu'elle en eût avec eux. Mais pour moi, ce plaisir est pis que nul; il est négatif quand il n'est pas partagé, & je ne suis plus dans la situation ni dans l'âge où je voyois le petit cœur d'un enfant s'épanouir avec le mien. Si cela pouvoit m'arriver encore, ce plaisir devenu plus rare n'en feroit pour moi que plus vif; je l'éprouvois bien l'autre matin par celui que je prenois à caresser les petits du Souffoi, non-seulement parce que la bonne qui les conduisoit ne m'en imposoit pas beaucoup, & que je sen-

tois moins le besoin de m'écouter devant elle, mais encore parce que l'air jovial avec lequel ils m'aborderent ne les quitta point, & qu'ils ne parurent ni se déplaire ni s'ennuyer avec moi.

Oh! si j'avois encore quelques momens de pures caresses qui vinssent du cœur, ne fût-ce que d'un enfant encore en jaquette; si je pouvois voir encore dans quelques yeux la joie & le contentement d'être avec moi, de combien de maux & de peines ne me dédommageroient pas ces courts mais doux épanchemens de mon cœur! Ah! je ne serois pas obligé de chercher parmi les animaux le regard de la bienveillance, qui m'est désormais refusé parmi les humains. J'en puis juger sur bien peu d'exemples, mais toujours chers à mon souvenir. En voici un qu'en tout autre état j'au-

rois oublié presque , & dont l'impression qu'il a faite sur moi peint bien toute ma misere.

Il y a deux ans, que m'étant allé promener du côté de la Nouvelle-France , je pouffai plus loin ; puis tirant à gauche & voulant tourner autour de Montmartre, je traversai le village de Clignancourt. Je marchois distrait & rêvant sans regarder autour de moi, quand tout-à-coup je me sentis saisir les genoux. Je regarde & je vois un petit enfant de cinq ou six ans, qui serroit mes genoux de toute sa force, en me regardant d'un air si familier & si caressant, que mes entrailles s'émurent. Je me disois, c'est ainsi que j'aurois été traité des miens. Je pris l'enfant dans mes bras, je le baisai plusieurs fois dans une espece de transport, & puis je continuai mon chemin. Je sentoisi en marchant qu'il me

manquoit quelque chose. Un besoin naissant me ramenoit sur mes pas. Je me reprochois d'avoir quitté si brusquement cet enfant ; je croyois voir dans son action, sans cause apparente, une sorte d'inspiration qu'il ne falloit pas dédaigner. Enfin, cédant à la tentation, je reviens sur mes pas ; je cours à l'enfant, je l'embrasse de nouveau, & je lui donne de quoi acheter des petits pains de Nanterre, dont le marchand passoit par là par hasard, & je commençai à le faire jaser ; je lui demandai qui étoit son pere. Il me le montra qui relioit des tonneaux ; j'étois prêt à quitter l'enfant pour aller lui parler, quand je vis que j'avois été prévenu par un homme de mauvaise mine, qui me parut être de ces mouches qu'on tient sans cesse à mes trouffes. Tandis que cet homme lui parloit à l'oreille, je vis les regards

du tonnelier se fixer attentivement sur moi d'un air qui n'avoit rien d'amical. Cet objet me resserra le cœur à l'instant, & je quittai le pere & l'enfant avec plus de promptitude encore que je n'en avois mis à revenir sur mes pas, mais dans un trouble moins agréable, qui changea toutes mes dispositions. Je les ai pourtant senti renaître souvent depuis lors; je suis repassé plusieurs fois par Clingnancourt, dans l'espérance d'y revoir cet enfant, mais je n'ai plus revu ni lui ni le pere; & il ne m'est plus resté de cette rencontre qu'un souvenir assez vif, mêlé toujours de douceur & de tristesse, comme toutes les émotions qui pénètrent encore quelquefois jusques à mon cœur.

Il y a compensation à tout : si mes plaisirs sont rares & courts, je les goûte aussi plus vivement quand ils viennent, que s'ils m'étoient plus fa-

miliers : je les rumine, pour ainsi dire, par de fréquens souvenirs; & quelque rares qu'ils soient, s'ils étoient purs & sans mélange, je serois plus heureux, peut-être, que dans ma prospérité. Dans l'extrême misere, on se trouve riche de peu. Un gueux qui trouve un écu, en est plus affecté que ne le seroit un riche en trouvant une bourse d'or. On riroit si l'on voyoit dans mon ame l'impression qu'y font les moindres plaisirs de cette espece, que je puis dérober à la vigilance de mes persécuteurs. Un des plus doux s'offrit il y a quatre ou cinq ans, que je ne me rappelle jamais sans me sentir ravi d'aïse d'en avoir si bien profité.

Un dimanche nous étions allés, ma femme & moi, dîner à la porte Maillot. Après le dîner nous traversâmes le bois de Boulogne jusqu'à la

Muette. Là, nous nous assîmes sur l'herbe à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une maniere de religieuse; vinrent les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur avec son tambour & son tourniquet, qui cherchoit pratique. Je vis que les petites filles convoitoient fort les oublies; & deux ou trois d'entr'elles qui apparemment possédoient quelques liards, demanderent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante héfisoit & disputoit, j'appellai l'oublieur & je lui dis : faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour, & je vous paierai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse,

quand je l'aurois toute employée à cela.

Comme je vis qu'elles s'empressoient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, & puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avoient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc & qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auroient rien, qu'aucune d'elles ne pouvoit donc être absolument mécontente; afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'oublieur d'ufer de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourroit, & que je lui en tiendrois compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes filles ne tirassent chacune qu'une

seule fois ; car là - dessus je fus inexorable , ne voulant ni favoriser des abus , ni marquer des préférences qui produiroient des mécontentemens. Ma femme insinua à celles qui avoient de bons lots d'en faire part à leurs camarades , au moyen de quoi le partage devint presque égal , & la joie plus générale.

Je priai la religieuse de tirer à son tour , craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre ; elle l'accepta de bonne grace , tira comme les pensionnaires , & prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en fus un gré infini , & je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort , & qui vaut bien , je crois , celle des simagrées. Pendant toute cette opération , il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal ; & ces petites filles venant plaider tour-à-tour
leur

leur cause , me donnerent occasion de remarquer que , quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie , la gentillesse de quelques-unes faisoit oublier leur laideur.

Nous nous quittâmes enfin très-contens les uns des autres , & cet après - midi fut un de ceux de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête au reste ne fut pas ruineuse. Pour trente sols qu'il m'en coûta tout au plus , il y eut pour plus de cent écus de contentement ; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense , & que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place , à la même heure , espérant d'y rencontrer encore la petite troupe ; mais cela n'est plus arrivé.

Ceci me rappelle un autre amusement à peu près de même espece ,

dont le souvenir m'est resté de beaucoup plus loin. C'étoit dans le malheureux tems où , faufile parmi les riches & les gens de lettres , j'étois quelquefois réduit à partager leurs tristes plaisirs. J'étois à la Chevette au tems de la fête du maître de la maison ; toute sa famille s'étoit réunie pour la célébrer , & tout l'éclat des plaisirs bruyans fut mis en œuvre pour cet effet. Spectacles , festins , feux d'artifice , rien ne fut épargné. L'on n'avoit pas le tems de prendre haleine , & l'on s'étourdiffoit au lieu de s'amuser. Après le dîner , on alla prendre l'air dans l'avenue , où se tenoit une espece de foire. On dançoit : les messieurs daignerent danser avec les payannes ; mais les dames garderent leur dignité. On vendoit là des pains d'épice : un jeune homme de la compagnie s'avisa d'en acheter

pour les lancer l'un après l'autre au milieu de la foule , & l'on prit tant de plaisir à voir tous ces manans se précipiter , se battre , se renverser pour en avoir , que tout le monde voulut se donner le même plaisir. Et pains d'épice de voler à droite & à gauche , & filles & garçons de courir , d'entasser , & s'estropier ; cela paroiffoit charmant à tout le monde. Je fis comme les autres par mauvaise honte , quoiqu'en-dedans je ne m'amusasse pas autant qu'eux. Mais bientôt ennuyé de vider ma bourse pour faire écraser les gens , je laissai là la bonne compagnie , & je fus me promener seul dans la foire. La variété des objets m'amusa long-tems. J'apperçus entr'autres cinq ou six Savoyards autour d'une petite fille qui avoit encore sur son éventaire une douzaine de chétives pommes , dont elle auroit bien voulu se débarrasser. Les Savoyards

de leur côté auroient bien voulu l'en débarrasser, mais ils n'avoient que deux ou trois liards à eux tous, & ce n'étoit pas de quoi faire une grande breche aux pommes. Cet éventaire étoit pour eux le jardin des Hespérides, & la petite fille étoit le dragon qui les gardoit. Cette comédie m'amusa long-tems; j'en fis enfin le dénouement, en payant les pommes à la petite fille, & les lui faisant distribuer aux petits garçons. J'eus alors un des plus doux spectacles qui puissent flatter un cœur d'homme, celui de voir la joie unie avec l'innocence de l'âge se répandre tout autour de moi; car les spectateurs même en la voyant la partagerent : & moi, qui partageois à si bon marché cette joie, j'avois de plus celle de sentir qu'elle étoit mon ouvrage.

En comparant cet amusement avec

ceux que je venois de quitter, je sentoient avec satisfaction la différence qu'il y a des goûts sains, & des plaisirs naturels, à ceux que fait naître l'opulence, & qui ne sont gueres que des plaisirs de moquerie, & des goûts exclusifs engendrés par le mépris. Car quelle sorte de plaisir pouvoit-on prendre à voir des troupeaux d'hommes avilis par la misere, s'entasser, s'étouffer, s'estropier brutalement pour s'arracher avidement quelques morceaux de pains d'épice foulés aux pieds & couverts de boue?

De mon côté, quand j'ai bien réfléchi sur l'espece de volupté que je goûtois dans ces fortes d'occasions, j'ai trouvé qu'elle consistoit moins dans un sentiment de bienfaisance que dans le plaisir de voir des visages contens. Cet aspect a pour moi un charme qui, bien qu'il pénètre jusqu'à mon cœur,

semble être uniquement de sensation. Si je ne vois la satisfaction que je cause , quand même j'en serois sûr , je n'en jouirois qu'à demi. C'est même pour moi un plaisir désintéressé , qui ne dépend pas de la part que j'y puis avoir ; car dans les fêtes du peuple , celui de voir des visages gais m'a toujours vivement attiré. Cette attente a pourtant été souvent frustrée en France , où cette nation qui se prétend si gaie , montre peu cette gaieté dans ses jeux. Souvent j'allois jadis aux guinguettes pour y voir danser le menu peuple : mais ses danses étoient si maussades , son maintien si dolent , si gauche , que j'en sortois plutôt contristé que réjoui. Mais à Geneve & en Suisse , où le rire ne s'évapore pas sans cesse en folles malignités , tout respire le contentement & la gaieté dans les fêtes. La misere n'y porte point

son hideux aspect. Le faste n'y montre pas non plus son insolence. Le bien-être , la fraternité , la concorde y disposent les cœurs à s'épanouir ; & souvent dans les transports d'une innocente joie , les inconnus s'accostent , s'embrassent & s'invitent à jouir de concert des plaisirs du jour. Pour jouir moi-même de ces aimables fêtes , je n'ai pas besoin d'en être. Il me suffit de les voir ; en les voyant je les partage ; & parmi tant de visages gais , je suis bien sûr qu'il n'y a pas un cœur plus gai que le mien.

Quoique ce ne soit là qu'un plaisir de sensation , il a certainement une cause morale ; & la preuve en est , que ce même aspect , au lieu de me flatter , de me plaire , peut me déchirer de douleur & d'indignation , quand je fais que ces signes de plaisir & de joie sur les visages des méchans ne sont

que des marques que leur malignité est satisfaite. La joie innocente est la seule dont les signes flattent mon cœur. Ceux de la cruelle & moqueuse joie le navrent & l'affligent, quoiqu'elle n'ait nul rapport à moi. Ces signes, sans doute, ne sauroient être exactement les mêmes, partant de principes si différens : mais enfin ce sont également des signes de joie, & leurs différences sensibles ne sont assurément pas proportionnelles à celles des mouvemens qu'ils excitent en moi.

Ceux de douleur & de peine me sont encore plus sensibles ; au point qu'il m'est impossible de les soutenir sans être agité moi-même d'émotions peut-être encore plus vives que celles qu'ils représentent. L'imagination renforçant, la sensation m'identifie avec l'être souffrant, & me donne sou-

vent plus d'angoisse qu'il n'en sent lui-même. Un visage mécontent est encore un spectacle qu'il m'est impossible de soutenir, sur-tout si j'ai lieu de penser que ce mécontentement me regarde. Je ne saurois dire combien l'air grognard & maussade des valets qui servent en rechignant, m'a arraché d'écus dans les maisons où j'avois autrefois la sottise de me laisser entraîner, & où les domestiques m'ont toujours fait payer bien chèrement l'hospitalité des maîtres. Toujours trop affecté des objets sensibles, & sur-tout de ceux qui portent signe de plaisir ou de peine, de bienveillance ou d'aversion, je me laisse entraîner par ces impressions extérieures, sans pouvoir jamais m'y dérober autrement que par la fuite. Un signe, un geste, un coup-d'œil d'un inconnu suffit pour troubler mes plaisirs, ou

282 LES REVERIES.

calmer mes peines. Je ne fuis à moi que quand je fuis feule ; hors de là je fuis le jouet de tous ceux qui m'entourent.

Je vivois jadis avec plaifir dans le monde , quand je ne voyois dans tous les yeux que bienveillance , ou tout au pis indifférence , dans ceux à qui j'étois inconnu ; mais , aujourd'hui qu'on ne prend pas moins de peine à montrer mon vifage au peuple , qu'à lui mafquer mon naturel , je ne puis mettre le pied dans la rue fans m'y voir entouré d'objets déchirans. Je me hâte de gagner à grands pas la campagne ; fi-tôt que je vois la verdure , je commence à respirer. Faut-il s'étonner fi j'aime la folitude ? Je ne vois qu'animofité fur les vifages des hommes , & la nature me rit toujours.

Je fens pourtant encore , il faut

IX^{me}. PROMENADE. 283

l'avouer , du plaifir à vivre au milieu des hommes , tant que mon vifage leur eft inconnu ; mais c'eft un plaifir qu'on ne me laiffe gueres. J'aimois encore , il y a quelques années , à traverser les villages , & à voir au matin les laboureurs raccommoier leurs fléaux , ou les femmes fur leur porte avec leurs enfans. Cette vue avoit je ne fais quoi qui touchoit mon cœur. Je m'arrêtois quelquefois , fans y prendre garde , à regarder les petits manegés de ces bonnes gens , & je me fentois foupirer fans favoir pourquoi. J'ignore fi l'on m'a vu fenfible à ce petit plaifir , & fi l'on a voulu me l'ôter encore ; mais au changement que j'appërçois fur les phyfionomies à mon paffage , & à l'air dont je fuis regardé , je fuis bien forcé de comprendre qu'on a pris grand foin de m'ôter cet incognito. La, même

284 LES REVERIES.

chose m'est arrivée d'une façon plus marquée encore aux Invalides. Ce bel établissement m'a toujours intéressé. Je ne vois jamais sans attendrissement & vénération ces groupes de bons vieillards qui peuvent dire comme ceux de Lacédémone :

*Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans & hardis.*

Une de mes promenades favorites, étoit autour de l'Ecole militaire, & je rencontrais avec plaisir çà & là quelques Invalides qui, ayant conservé l'ancienne honnêteté militaire, me saluoient en passant. Ce salut que mon cœur leur rendoit au centuple, me flattoit & augmentoit le plaisir que j'avois à les voir. Comme je ne fais rien cacher de ce qui me touche, je parlois souvent des Invalides & de la façon dont leur aspect m'affectoit. Il

IX^{me}. PROMENADE. 285

n'en fallut pas davantage : au bout de quelque tems je m'apperçus que je n'étois plus un inconnu pour eux, ou plutôt que je le leur étois bien davantage, puisqu'ils me voyoient du même œil que fait le public. Plus d'honnêteté, plus de salutations. Un air repoussant, un regard farouche avoit succédé à leur première urbanité. L'ancienne franchise de leur métier ne leur laissant pas, comme aux autres, couvrir leur animosité d'un masque ricaneur & traître, ils me montrent tout ouvertement la plus violente haine ; & tel est l'excès de ma misère, que je suis forcé de distinguer dans mon estime ceux qui me déguisent le moins leur fureur.

Depuis lors je me promène avec moins de plaisir du côté des Invalides ; cependant comme mes sentimens pour eux ne dépendent pas des leurs pour

moi, je ne vois jamais fans respect & fans intérêt ces anciens défenseurs de leur patrie : mais il m'est bien dur de me voir si mal payé de leur part de la justice que je leur rends. Quand par hasard j'en rencontre quelqu'un qui a échappé aux instructions communes, ou qui ne connoissant pas ma figure, ne me montre aucune aversion, l'honnête salutation de ce seul-là me dédommage du maintien rébarbatif des autres. Je les oublie pour ne m'occuper que de lui, & je m'imagine qu'il a une de ces ames comme la mienne, où la haine ne sauroit pénétrer. J'eus encore ce plaisir l'année dernière en passant l'eau pour m'aller promener à l'isle aux Cignes. Un pauvre vieux Invalide dans un bateau attendoit compagnie pour traverser. Je me présentai, je dis au batelier de partir. L'eau étoit forte, & la traversée fut longue. Je n'osois

presque pas adresser la parole à l'Invalide, de peur d'être rudoyé & rebuté comme à l'ordinaire ; mais son air honnête me rassura. Nous causâmes. Il me parut homme de sens & de mœurs. Je fus surpris & charmé de son ton ouvert & affable. Je n'étois pas accoutumé à tant de faveur. Ma surprise cessa quand j'appris qu'il arrivoit tout nouvellement de province. Je compris qu'on ne lui avoit pas encore montré ma figure & donné ses instructions. Je profitai de cet incognito, pour converser quelques momens avec un homme, & je sentis à la douceur que j'y trouvois combien la rareté des plaisirs les plus communs est capable d'en augmenter le prix. En sortant du bateau, il préparoit ses deux pauvres liards. Je payai le passage & le priai de les resserrer, en tremblant de le cabrer. Cela n'arriva point ; au contraire, il

parut sensible à mon attention, & surtout à celle que j'eus encore, comme il étoit plus vieux que moi, de lui aider à sortir du bateau. Qui croiroit que je fus assez enfant pour en pleurer d'aïse? Je mourois d'envie de lui mettre une pièce de vingt-quatre sols dans la main pour avoir du tabac; je n'ofai jamais. La même honte qui me retint, m'a souvent empêché de faire de bonnes actions qui m'auroient comblé de joie, & dont je ne me suis abstenu qu'en déplorant mon imbécillité. Cette fois, après avoir quitté mon vieux Invalide, je me consolai bientôt en pensant que j'aurois, pour ainsi dire, agi contre mes propres principes, en mêlant aux choses honnêtes un prix d'argent qui dégrade leur noblesse & fouille leur défintéressement. Il faut s'empressez de secourir ceux qui en ont besoin; mais dans le commerce ordinaire de
la

la vie, laissons la bienveillance naturelle & l'urbanité faire chacune leur œuvre, sans que jamais rien de vénal & de mercantille ose approcher d'une si pure source pour la corrompre ou pour l'altérer. On dit qu'en Hollande le peuple se fait payer pour vous dire l'heure & pour vous montrer le chemin. Ce doit être un bien méprisable peuple que celui qui trafique ainsi des plus simples devoirs de l'humanité.

J'ai remarqué qu'il n'y a que l'Europe seule où l'on vende l'hospitalité. Dans toute l'Asie on vous loge gratuitement. Je comprends qu'on n'y trouve pas si bien toutes ses aïses; mais n'est-ce rien que de se dire, je suis homme & reçu chez des humains, c'est l'humanité pure qui me donne le couvert? Les petites privations s'endurent sans peine, quand le cœur est mieux traité que le corps.

DIXIEME PROMENADE.

AUJOURD'HUI jour de Pâques fleuries , il y a précisément cinquante ans de ma premiere connoissance avec Madame de *Warens*. Elle avoit vingt-huit ans alors , étant née avec le siecle. Je n'en avois pas encore dix-sept ; & mon tempérament naissant , mais que j'ignorois encore , donnoit une nouvelle chaleur à un cœur naturellement plein de vie. S'il n'étoit pas étonnant qu'elle conçût de la bienveillance pour un jeune homme vif , mais doux & modeste , d'une figure assez agréable , il l'étoit encore moins qu'une femme charmante , pleine d'esprit & de graces , m'inspirât avec la reconnoissance , des sentimens plus tendres que je n'en distinguois pas. Mais ce qui est moins ordinaire , est que ce premier moment

X^{me}. PROMENADE. 291

décida de moi pour toute ma vie , & produisit par un enchaînement inévitable le destin du reste de mes jours. Mon ame , dont mes organes n'avoient point développé les plus précieuses facultés , n'avoit encore aucune forme déterminée. Elle attendoit dans une forte d'impatience le moment qui devoit la lui donner , & ce moment accéléré par cette rencontre ne vint pourtant pas si-tôt ; & dans la simplicité de mœurs que l'éducation m'avoit donnée , je vis long-tems prolonger pour moi cet état délicieux , mais rapide , où l'amour & l'innocence habitent le même cœur. Elle m'avoit éloigné. Tout me rappelloit à elle. Il y fallut revenir. Ce retour fixa ma destinée ; & long-tems encore avant de la posséder , je ne vivois plus qu'en elle & pour elle. Ah ! si j'avois suffi à son cœur , comme elle suffisoit au